Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 8 — 25 Février 1962 — Prix : 0,40 NF

Éditorial

LUISENTHAL et DECAZEVILLE

LA catastrophe minière de Louisenthal, dans laquelle sont morts plus de 300 hommes, ensevelis et asphyxiés, a posé, encore une fois, le problème angoissant des « gueules noires ». Parce que si plus de 300 hommes sont morts par un coup de grisou dans une mine allemande, des milliers d'autres hommes, un peu partout dans le monde, risquent chaque jour leur vie, en arrachant de la terre le minerai qui est à la base même de la richesse des pays.

Et, détail assez amer, les experts en arrivent à la conclusion que cette catastrophe, comme tant d'autres d'ailleurs, était prévisible et aurait pu être évitée. L'exploitation de la mine se faisait dans de très mauvaises conditions et cette catastrophe avait été prévue de longue date. La Société explotatrice n'avait rien fait pour limiter l'augmentation de la teneur en méthane qui devait finir par amener un coup de grisou.

Plus de trois cents hommes morts; plus de trois cents familles privées de leur soutien ou d'un être cher. Qu'est-ce que tout cela représente, pour ceux qui regardent seulement l'aspect matériel des problèmes ? Si tout cela a permis de plus substantiels dividendes aux actionnaires, que trois cents hommes en soient morts, c'est un détail regrettable, pas plus.

C'est le même problème que pose la longue grève, héroïquement menée et qui a soulevé un élan irrésistible de solidarité dans le monde du travail : celle des mineurs de Decazeville et des contrées limitrophes, qui ne veulent pas que le gagne-pain de plus de 2.000 ouvriers et toutes leurs familles soit enlevé à cette région. Parce que les mines de Decazeville, Cransac, etc., ne sont plus rentables, dans la mesure où l'Etat estime rentable une exploitation, on condamne à la misère toute une région. Les bouches des mines doivent être fermées et les hommes « versés » dans d'autres activités. On connaît par expérience tout ce que ce mot « versé » comporte de mensonge et de misère. Les mineurs de Decazeville, tout l'Aveyron, tous les travailleurs français, savent ce qu'il signifie, pour le présent comme pour l'avenir. D'autres mines seront fermées, d'autres mineurs arrachés à leur milieu, à leur pays, à ce qui a été leur vie depuis des générations, si ce premier essai réussit.

Mais le côté le plus émouvant et le plus encourageant des grèves de Decazeville, c'est le caractère qu'elles revêtent, moins par le fait de la longue lutte, du sacrifice volontaire des mineurs, qui s'attaquent aujourd'hui à leur neuvième jour de grève de la faim, que par l'unanimité de l'action, par les échos trouvés dans une très large nappe d'opinion populaire et, surtout, parce que l'initiative est toute aux mains des Comités créés, dirigés, désignés par les ouvriers mêmes. Par dessus ce qui auraient pu être les accords des organisations syndicales — C.G.T., Force Ouvrière, C.F.T.C. — avec le Pouvoir, les mineurs de Decazeville mènent leur lutte par eux-mêmes et ne veulent pas entendre parler de renoncer ni de se résigner. Obstination magnifique, prise de conscience de la force prolétarienne que soutient la solidarité agissante, en dehors de toute signification politique, de tous ceux qui se sentent émus par tant de courage et d'irréductible volonté.

Il y a peut-être des éléments qui peuvent utiliser, dans un sens politique, cette action des mineurs de Decazeville, face aux intérêts qui veulent sacrifier leur gagne-pain. Mais ce qui est sûr, est que ce sont les mineurs, eux-mêmes, qui mènent leur lutte. Et que cette lutte est un exemple de courage, d'indépendance et d'action directe.

Nous souhaitons de tout cœur qu'ils la gagnent et que cela signifie le vrai réveil de la classe ouvrière vers des méthodes qui furent celles de la C.G.T. à son origine et qui sont celles du syndicalisme apolitique et libertaire. Celles de la C.N.T.

NOUS VOULONS LA PAIX

Comme tous les problèmes humains et sociaux, dont la solution dépend des hommes et des institutions qu'ils se sont données, la paix est d'abord une question d'organisation. Ce n'est que si la paix est organisée, que les forces morales à son service, pourront agir à leur tour et avoir le maximum d'efficacité.

En effet, si depuis l'origine du monde, la guerre et la paix sont en lutte et dominent les rapports des hommes et des nations, sans que la seconde puisse parvenir à éliminer la première, c'est parce que les collectivités restreintes des hommes eux-mêmes, n'ont jamais été capables d'organiser leurs relations et à fortiori celles des nations entre elles, sur des bases d'équité qui eussent permis d'assurer la paix dans la justice sociale.

C'est donc à ce problème : organiser la paix, qu'il faut aujourd'hui s'attaquer, si on veut que l'état de paix devienne la règle de tous les hommes et de tous les peuples sans aucune exception.

Et c'est à cette solution et à celle-là seulement qu'il faut travailler, car c'est d'elle que dépend le salut de notre espèce.

Pourquoi la guerre est-elle venue troubler constamment les rapports des hommes et des nations, dont les aspirations étaient pourtant nettement tournées vers la paix ?

Pourquoi la paix a-t-elle toujours été si précaire ? Pourquoi, en dépit des affirmations les plus solennelles des dirigeants des peuples ne fut-elle qu'une trêve plus ou moins longue au bout de laquelle les peuples étaient, sans l'avoir voulu ni désiré, jetés les uns contre les autres dans des guerres sans cesse plus étendues, plus meurtrières, plus dévastatrices et plus ruineuses aussi ?

Parce que les hommes et les nations ne surent jamais accomplir les efforts nécessaires pour réfléchir à la cause de leurs maux et conclure qu'ils devaient changer le régime social partout à la fois, généraliser et synchroniser ces efforts en faveur d'un système capable de porter la paix dans ses flancs aussi sûrement que l'autre porte la guerre.

Aujourd'hui, le monde est à la croisée des chemins. S'il veut vivre, il doit procéder à ce changement, à cette vaste transformation, même au prix d'une révolution sociale générale et universelle comme la guerre elle-même ; il doit comprendre que pour être simultanés et généraux ces efforts impliquent forcément une méthode, un système et une technique que seule l'organisation peut fournir.

Il ne servirait de rien que certains peuples plus évolués ou plus compréhensifs fassent ce qu'il faut, si d'autres en plus grand nombre refusaient de les suivre dans cette voie ; si par paresse, orgueil ou incompréhension, ils méconnaissaient leurs intérêts les plus évidents.

Or, tous les individus, si orgueilleux qu'ils soient, si bornés qu'on les suppose, tous les peuples, si retardataires ou conservateurs qu'on les peigne, ont besoin de la paix pour leurs intérêts vitaux.

Tous doivent comprendre que la guerre qui n'a plus désormais pour limites que l'univers et comme champ d'action le monde entier ne peut être bannie que par un effort sincère et général, qui n'exclurait aucun moyen d'atteindre le but et qui n'aurait lui aussi que l'univers pour limite et le monde comme champ d'action.

C'est à ce prix seulement que la paix pourra être assurée de façon durable, permanente, et qu'elle règnera enfin sur le monde.

Ce problème si vaste exige la reconstruction des organisations syndicales révolutionnaires sur un plan international, organisation d'origine semblable à celle de l'Internationale A.I.T. créée en Grande-Bretagne en 1864, ayant comme norme l'abolition totale du capital, fauteur de guerres.

Jean GIL.

PARIS A ENTERRE SES MORTS

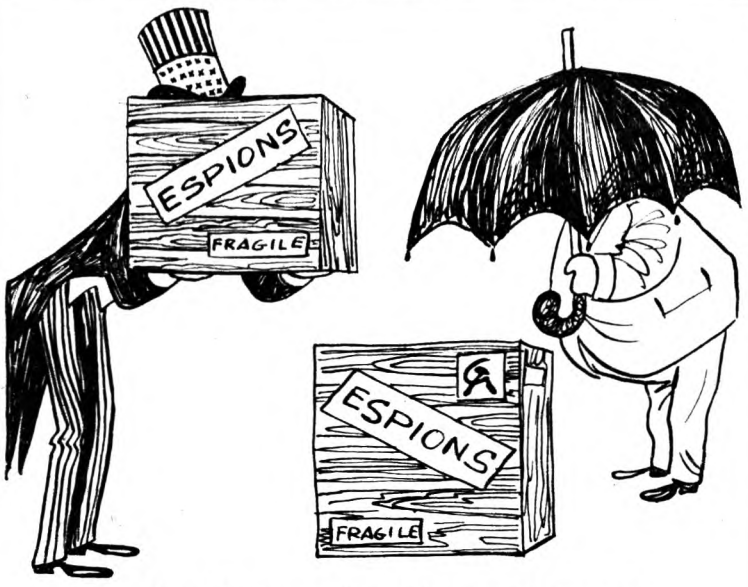
On évalue la foule qui a assisté à l'enterrement des huit victimes du 8 février à Paris entre 500.000 et un million.

Présence massive du peuple de Paris, qui témoigne à la fois de sa solidarité envers les victimes et de sa nette prise de position contre les causes qui sont à l'origine de leur mort.

Elle témoigne aussi de la volonté antifasciste du peuple français, qui ne veut pas voir supprimées les précaires libertés du monde moderne et la France sombrer dans un régime nazi, fasciste ou franquiste.

Nous avons l'espoir que cette manifestation, malgré le double parti que peuvent en tirer d'une part ceux qui veulent justifier la réaction derrière le fantôme du communisme, comme il fait Franco, d'autre part les communistes, auxquels ici, comme ailleurs on attribue toujours gratuitement le meilleur rôle, servira de leçon à tous. Elle exprimait la volonté antifasciste d'hommes et de femmes de toutes les tendances de gauche et en était la plus éclatante démonstration.

Que nous serve au moins à quelque chose l'expérience de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Espagne.



— Nous aussi, on est pour le marché commun.

Dans le meilleur des Mondes

Procès du « Santa-Maria »

LE CAPITAINE MUTIN GALVAO CONDAMNE (PAR CONTUMACE) A 22 ANS DE DETENTION

Lisbonne, 10 février (A.F.P.). — *Le juge Almeida Moura, du tribunal de Lisbonne, a rendu ce matin son jugement dans le procès du « Santa Maria » (navire portugais dont s'était emparé, le 22 janvier 1961, l'antisalazariste Galvao).*

Vingt-six des accusés sont condamnés à des peines allant de 22 ans à 15 ans de prison. Les sept autres sont acquittés.

Parmi les condamnés, l'ex-capitaine Galvao se voit infliger 22 ans de détention et l'ex-général Delgado, 20 ans.

Les trente-trois accusés ont tous été jugés par contumace.

Pour le moment, cela ne leur fait ni froid ni chaud... à Galvao et à Delgado.

A quand la condamnation de Salazar ?

⁂

LE MEDECIN AVAIT REFUSE DE SOIGNER LE PETIT BLESSE : 500 NF D'AMENDE

Lille (dép. « France-soir »). — Le Dr Georges Bertin, de Bourlon près d'Arras (Pas-de-Calais), a été condamné par le tribunal à 500 NF d'amende. Le 2 juin dernier, il avait refusé de porter secours à un jeune habitant de son village, Jean-Louis Pierre, 12 ans, qui venait d'être grièvement blessé au cours d'un accident de la circulation prétextant que la famille de Jean-Louis ne faisait pas partie de sa clientèle.

Voilà un médecin qui comprend et pratique l'apostolat médical. Avant de s'occuper d'un blessé ou d'un malade, le premier soin est de regarder le fichier de la clientèle.

⁂

PSYCHIATRES POUR LE JUGE PYROMANE

Le juge pyromane de Rouen Alain Dugué, va être prochainement transféré à la prison de la Santé, à Paris ; il sera placé dans un service médical. C'est M. Renard, doyen des juges d'instruction de Versailles, qui a été chargé d'instruire le cas de son collègue.

Dès l'arrivée d'Alain Dugué à la prison de la Santé, le magistrat versaillais désignera les experts psychiatres.

Le plus ahurissant dans cette histoire, c'est qu'il y a un mois, ce juge pyromane qui a besoin de psychiatres, Code en main appliquait la justice...

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

NAPOLEON A-T-IL ETE EMPOISONNE A L'ARSENIC

Londres. — Une mèche de cheveux de l'empereur Napoléon sera soumise, par Mme Mabel Brookes, demeurant en Australie, à trois médecins de Glasgow qui tenteront de déterminer si le souverain n'a pas été empoisonné à Sainte-Hélène.

Ces médecins de l'Université de Glasgow sont les auteurs d'une thèse dans laquelle ils affirment, en se basant sur les constatations faites au moment de la mort de l'empereur, que celui-ci a pu avoir été empoisonné à l'arsenic.

Après le procès de Marie Besnard, nous allons voir celui de Hudson Lowe.

Et peut-être une nouvelle bataille d'experts.

Il faut espérer que cela ne finira pas avec une nouvelle guerre entre la France et l'Angleterre.

(Suite en page 2.)

LA HAINE

La haine est sainte. Elle est l'indignation des cœurs forts et puissants, le dédain de ceux que fâchent la médiocrité et la sottise. Haïr c'est aimer, c'est sentir son âme chaude et généreuse, c'est vivre largement du mépris des choses honteuses et bêtes.

La haine soulage, la haine fait justice, la haine grandit.

Je me suis senti plus jeune et plus courageux après chacune de mes révoltes contre les platitudes de mon temps. J'ai fait de la haine et de la fierté mes deux hôtesses; je me suis plu à m'isoler, et, dans mon isolement, à haïr ce qui blessait le juste et le vrai. Si je vaux quelque chose aujourd'hui, c'est que je suis seul et que je haïs.

Emile ZOLA

COMMENTAIRES

LOAS A LA TIRANIA O EL CINISMO DE ALBERTO INSUA

El azar, y no el interés ni la voluntad de leer la envilecida prensa que ahora se imprime o confecciona en la España fascista, ha puesto en mis manos un ejemplar de «ABC», diario de tradición reaccionaria y abolengo clerical; por lo que no es de extrañar que el cinismo de plumas entecas, que los escritores vendibles y carentes del más elemental escrúpulo que emane de la dignidad humana, viertan en ella — en la prensa — los incondicionales elogios a la tiranía y canten por sarcasmo, loas a la mentira.

Alberto Insúa, que se confesará con frecuencia para estar a bien con Dios y con su Caudillo, para hacer saber a los mortales que la España de Franco, del clero y la Falange, tiene mucho de paraíso políticosocial, en un artículo que intitula: «La cuesta de enero», pretende convencer — sólo a los inocentes y a los imbéciles — que el régimen corrupto e inquisitorial de la España fascista, ha conseguido para el pueblo el disfrute de un progresivo nivel de vida que nunca conoció. «La cuesta de enero», que Alberto Insúa epigrafa para sus cantos al régimen franco-falangista, y que en el decir popular, significa crisis o apuros económicos — por los gastos festivos de las navidades, dice Insúa — «ha quedado allanada», ya que a «todos los españoles les sobra dinero», porque además de los placeres de las navidades, «han guardado lo suficiente para entrar sin dificultades en febrero». Y prosigue este plumífero: «Todos los apuros económicos han pasado a la historia de una España temporalmente próxima a la de ahora». Ni Alberto Insúa escribiendo puede ser más cínico, ni el «ABC» puede, como periódico, propagar en mayor escala el chantaje y la mentira.

Pero si los escritores mercenarios, en este caso Alberto Insúa, venden su pluma — al no poder vender la conciencia y la dignidad, de la que carecen — están en su papel de hacer la apología del sofisma, del caos y la mentira, tratando de que el mundo crea que, en España, bajo la bota del dictador alucinado con sede en El Pardo y los Cardenales purpurados, se vive en el mejor de los mundos patrios, por nuestra parte, creemos un deber y hasta una necesidad, actuar, decir o hacer de revulsivo al descoco y al insulto impune hecho al pueblo, por el periodismo raposo y ofensivo de la verdad.

¿Cuánto le valdrán a Insúa y otros cronistas de «ABC» y demás prensa convencional y prostituída de la España franquista, los artículos que firman? ¿Creen esos cretinos publicistas que no sabe el mundo que el pueblo español está, desde hace 24 años, sumido en la miseria depauperante? ¿Que ese pueblo, España, gime en la incertidumbre y se consume en la indignación? Sangriento contraste, entre lo que se dice por los indecorosos escritores de la prensa francofalangista, y la tristemente elocuente realidad de la situation de un pueblo, de España, que no come, que no viste y al que la mordaza no le permite hablar? Por ironía de la historia o de la vil política envilecida en todos los ámbitos, veremos hasta cuando...

El cinismo de Alberto Insúa, cantando loas al régimen policíaco y de ludibrio que impera por principio inquisitorial, que por la traición y el vandalismo se impuso en España, llega a decir que, «las fiestas que eran principalmente familiares, se han hecho exteriores, y hoy día se celebran fuera de casa en los hoteles, restaurantes, «parrillas» y «cabarets» de más o menos lujo, cuyos menús se anuncian en los periódicos, y cuyos precios oscilan entre mil y mil quinientas pesetas.

Para Insúa y los de su calaña, que informan al mundo al revés, que toman a la clase agraciada y al sicarismo servil de un régimen de oprobio, por el pueblo o por España, el hambre, el éxodo y las tribulaciones del noventa por ciento de los españoles se vé que no cuenta.

Es un insulto a la verdad, una monstruosa propaganda y un fiasco inconfesable, lo que Alberto Insúa y tantos plumíferos sin dedencia o sin decoro, airean de la España fascista. Del régimen catolizado, falangizado y militarista. No es la España trabajadora y ni siquiera la clase media, la que no puede montar la «cuesta de enero» en sus apuros y sus azares económicos; es que no puede allanar la fatigosa cuesta de todo el año. La que no puede expansionarse en restauranes y cabarets, de los que el cínico cronista de «ABC», dice están al alcance del pueblo, de los españoles en el alcanzado nivel de vida; que en el régimen de desafuero y vejatorio, un pueblo no puede obtener.

Esas plumas serviles, entregadas y sobornadas, que en la prensa infamatoria y cavernaria del régimen nacional-fascista cubren la tiranía de España, no pueden decir o hacer saber al mundo, que el campo español, base económica del país, está abandonado por el éxodo de los campesinos hacia los campos de otros países. Que la mano de obra especializada, hace lo propio hacia las ciudades de los demás países europeos, que miles de mineros españoles son recibidos para producir en pozos extranjeros; que en la capital de Francia hay 18.000 mujeres españolas domésticas o sirvientas, que, huyendo de la miseria del hogar, han de abandonar sus seres entrañables, y vivir sometidas bajo contratos leoninos a los amos de costumbres desconocidas. No se dice en la prensa de la España «cruzada», que, aparte los afianzados señores, dueños de haciendas y vidas, los actores de la tiranía y sus paniaguados, la población no conoce en su mesa la carne, el pescado decente, la fruta, el aceite de oliva y otros artículos de alta necesidad, cuyos precios son inadquiribles por los jornales inseguros y de miseria.

Esto es lo que no dicen — o lo dicen al revés — los fangosos plumíferos del régimen semifeudal, como Alberto Insúa. Hasta que por esas mentiras, esos insultos y esas complicidades de la tiranía, por el terror, el escarnio y la muerte entronizada en España, se cumpla el similar apotegma de Virgilio, que la verdadera España clama. Del luto, del dolor y la tragedia que cometísteis y estáis cometiendo, por fin, salga un vengador. Que puede ser, o que será, «Fuente Ovejuna, Señor...».

F. CRESPO

FESTIVAL en Castres

Festival artístico con la participación del grupo «Iberia» de Toulouse, que pondrá en escena, la comedia en tres actos de Alejandro Casona «**La última palabra**».

Este tendrá lugar en la sala Ste-Claire el domingo, 4 de marzo, a las tres de la tarde.

Quedáis invitados, y esperamos la participación de todos a este Festival.

FIESTA DEL NIÑO EN TOULOUSE

Domingo 25 de febrero, a las tres de la tarde.

En el local de la Bolsa del Trabajo, Place Saint-Sernin.

Magnífico programa, cuidadosamente preparado.

Excelente merienda para los niños

Acudid todos.

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

(Suite de la page 1.)

FREY : « PAS ASSEZ DE POLICIERS : IL N'EST PAS POSSIBLE DE PROTEGER TOUTES LES PERSONNES MENACEES »

« Les effectifs de la police sont insuffisants. C'est pourquoi il n'est malheureusement pas possible de protéger en permanence les domiciles des personnalités qui font l'objet de menaces », répond M. Roger Frey, ministre de l'Intérieur, à une question écrite de M. Malleville, député U.N.R. à propos des attentats O.A.S.

Jamais la France n'avait traversé une période aussi calme...

Jamais non plus on n'avait moins chômé dans certains métiers.

Qui mettra en doute la prospérité de cet heureux pays ?

⁂

DIX-HUIT MOIS DE PRISON A UN TEMOIN DE JEHOVA

Metz. — *Le tribunal permanent des forces armées de Metz a condamné à dix-huit mois de prison le soldat André Make, qui avait refusé, le 2 septembre 1961, de revêtir l'uniforme, au centre d'instruction interrégional du service de santé de Bar-le-Duc.*

André Make avait déclaré que ses convictions de « Témoin de Jehovah » lui interdisaient de porter l'uniforme.

Cela lui apprendra à vouloir mettre en pratique les idées du Christ !

⁂

En Espagne

TROIS ANS DE PRISON A UN SOLDAT QUI AVAIT REFUSE DE S'AGENOUILLIER PENDANT LA MESSE

Pour avoir refusé de s'agenouiller au cours d'une messe à laquelle son unité assistait, à Melilla (Maroc espagnol), Genaro Redero Prieto a été condamné par une cour martiale, en novembre dernier, à 3 ans de prison. Appartenant à la confession baptiste, le jeune homme avait estimé cette marque extérieure de respect incompatible avec ses opinions religieuses. Le tribunal a estimé, quant à lui, qu'il s'agissait d'un cas d'insubordination.

Le père du condamné aurait demandé au général Franco la remise de la peine faisant valoir la bonne moralité de son fils et sa propre incapacité de gagner sa vie.

U.N.E.S.C.O. et O.N.U. auxquelles appartient l'Espagne de Franco, ont statutairement reconnu le droit à la liberté de conscience, de pensée, de religion...

Ce cas flagrant d'inquisition morale n'a apparamment attiré sur l'Espagne aucun avertissement ni aucune sanction de la part de l'O.N.U. ou de l'U.N.E.S.C.O.

⁂

87 ANS, LA JAMBE BRISEE : ELLE S'ACHEVE AU GAZ

Le Mans (dép. « France-soir »). — *Désespérée parce que, dans la nuit, elle s'était brisée la jambe en tombant de son lit et qu'elle souffrait, Mme veuve Lemor, 87 ans, domiciliée au Mans, a trouvé la force de se déplacer vers sa cuisine. Elle a ouvert le robinet du réchaud à gaz et s'est donné la mort.*

C'est beau un monde où les droits à une vie heureuse et à une mort paisible ne sont garantis ni pour l'enfance, ni pour la vieillesse.

⁂

TOMBE DU TROISIEME ETAGE EN DEMONTANT UN ECHAFAUDAGE

Un ouvrier-traceur, M. Claude Aupex, 29 ans, demeurant 8, rue Jean-Pierre Timbaud, qui démontait un échafaudage, 167, avenue Ledru-Rollin, a fait une chute de la hauteur du troisième étage. Il a été admis à Saint-Antoine.

Encore un qui n'obtiendra pas la Légion d'Honneur.

DE REDACCION

EL SENTIDO DE LAS REALIDADES

PESE a las continuas acusaciones de falta de sentido práctico, de pretendida anquilosis por exceso de escrúpulos ideales, de posible inmovilidad, ante el temor de comprometer posiciones tácticas, ni en el pasado, ni en el presente y esperamos que tampoco en el porvenir, la C.N.T. se ha visto nunca paralizada por ninguna de estas causas. Ha habido siempre, en la militancia española, un agudo sentido de las realidades que ha determinado, en cada momento, la actitud a adoptar ante unas u otras contingencias.

Sin ningún género de duda, esto se ha obtenido gracias a la presencia constante de un centro moral, equilibrado y sólido, que no se ha dejado llevar jamás ni por excesos dogmáticos de la izquierda ni por la tendencia a inclinarse hacia métodos reformistas de una derecha inevitable en toda organización obrera que recoge un amplio abanico de interpretaciones políticas y sociales, representadas en el criterio de todos y cada uno de sus afiliados.

Ese equilibrio moral ha permitido siempre a la C.N.T., en todos los instantes cruciales de su historia, adoptar la actitud justa: Así en 1917, cuando se produjo la primera conjunción con la U.G.T. — huelga por el abaratamiento de las subsistencias, Asamblea de parlamentarios, etc., etc — respuesta popular a lo que se veía avanzar ya: la intromisión de los militares en la política a través de las Juntas de Defensa, y la extensión de la mancha de aceite fascista, todo a su vez determinado por la enorme influencia ejercida en el proletariado mundial por el hecho de la Revolución rusa.

Así más tarde en las conspiraciones contra la dictadura, que entrañaron, a la postre, la caída de la Monarquía y la proclamación de la República en 1931.

Así en 1936, a lo largo de tres años de lucha y de guerra. Lucha tanto más desesperada, pues debíamos librarla en tres frentes a la vez: el económico, el político y el militar.

Es evidente que en el curso de su historia, la C.N.T., como todo cuanto es humano o compuesto de hombres, ha cometido grandes errores. Pero lo que nadie podrá negar jamás es que, en todo momento, ha tenido una actitud adecuada a los acontecimientos, sin que jamás, en ninguna ocasión, por escrúpulos ideológicos de sus hombres más influyentes — sin duda alguna los anarquistas — haya adoptado la actitud del avestruz, escondiendo la cabeza bajo el ala.

Hasta en momentos en que la acción propia, directa, no era posible, ha tenido la inteligencia de guardar silencio y de dejar en ejercicio la libertad individual de sus afiliados: caso de las elecciones de febrero de 1936 y durante el trágico período del exilio y de la ocupación alemana en la mayor parte de los países de Europa. Nuestro movimiento, en el que hay cabezas sólidas y bien equilibradas, jamás ha muerto de inanición por no decidirse a comer lo que tuviera a mano, como decía con frase gráfica un compañero en estas mismas columnas. Ha podido equivocarse en el alimento ingerido, tomando, de lo posible, lo menos malo. Pero de hambre no hemos muerto jamás, cuando algo — alguna acción — se nos ofrecía como alternativa. Sin que por ello haya sido necesario entregarnos a torturantes crisis de conciencia o a anticipadas revisiones ideológicas o tácticas. Se ha hablado o se ha callado; se ha actuado, en masa o individualmente, siempre teniendo en cuenta lo posible, siempre aquilatando certeramente las realidades. De no ser así, ¿cómo la C.N.T. se hubiera salvado del fin de otras organizaciones similares, escapadas, por inhibición o falta de sentido de las realidades en sus militantes, de las manos libertarias? Caso C.G.T. francesa, entre otras.

El sentido de las realidades no ha planteado jamás ninguna incompatibilidad entre las tácticas, los principios y las necesidades de la lucha. Lo que falta es no equivocarse sobre estas necesidades. ¡Qué duda cabe que alguna vez nos hemos equivocado! La intervención gubernamental en España es un ejemplo flagrante de uno de nuestros errores. Otras veces nos habremos equivocado por mantener posición intransigente y extrema. Pero esos errores demuestran precisamente que jamás nos hemos puesto de espaldas a ninguna realidad y que siempre hemos actuado encarándonos con ellas.

Siempre hemos tenido en cuenta — y cabe esperar que lo seguiremos teniendo — que hay un fin supremo a alcanzar — la destrucción del Estado, la organización de una sociedad sin gobierno, la implantación del comunismo libertario, basado sobre el federalismo y la transformación de la sociedad capitalista en una sociedad de productores — y una serie de etapas de lucha, de objetivos menores a obtener, por medio de la acción directa, individual y colectiva. Cada una de estas etapas, cada uno de estos objetivos, lo hemos rebasado y hemos procurado obtenerlo por métodos propios, que tienen como base la utilización de la fuerza popular, obrera. En febrero de 1936, a la vez que SIN DISCUSION, se dejaba en libertad a los afiliados para que votasen o no votasen, se fijaba sin equivocos nuestra actitud, que los hechos meses más tarde demostraron profética: la última palabra de la lucha iniciada, se diría en la calle. Y en la calle fué dicha. Sin nosotros, no hubiera habido ni «diálogo» callejero, ni revolución, ni guerra, pues los otros hubieran cedido ante el empuje fascista a la segunda embestida.

Mientras en nuestra organización siga habiendo hombres de buen juicio, de ideales serenos, con sentido innato de las realidades, pese a todas nuestras carencias, seguiremos sobreviviendo en España y fuera de España. Y cabe esperar que la raza de los hombres no empieza ni termina con nosotros, mezcla equilibrada del buen sentido de Sancho y el espíritu idealista y caballeresco de D. Quijote.

REPORTAGES

XIV - CHINA, hoy

Por Víctor GARCIA

La Ciudad, situada en la confluencia de dos ríos, el Pei Ho y el Hun Ho, puede tomar contacto con el mar a través de 120 kilómetros de navegación fluvial y, con el Yang Tsé, a través del Gran Canal. En población va a la zaga del propio Peking y es uno de los centros industriales más dinámicos del Hopeh. El centro urbano tiene una gran cantidad de edificios grandes y a lo largo de la Hoping Lu (Calle de la Paz) se hace difícil el transistar, por el exceso de gente y tráfico que la recorre. El Ping Hian Ta, el mayor almacén de la ciudad, yergue su gran torre, que se divisa de cualquier parte de la ciudad. Muy cerca hay un cine. La cartelera anuncia «Bienvenido, Mister Marshall», el célebre film de Warren y Berlanga.

Tientsin era, durante el período que abarca la segunda mitad del siglo XIX hasta 1948, un centro financiero, comercial e industrial completamente dominado por los extranjeros y sus edificios bancarios y de compañías anónimas mastodónticas, dedicados ahora a otras actividades, patentizan la importancia que la ciudad tenía para el comercio internacional.

También es un centro educacional de importancia y su niversidad de Nankai, bombardeada por los japoneses en 1937, ha sido, durante la república, uno de los centros educativos más reputados del país.

El Hotel donde me alojo lleva el nombre de Hotel Tientsin, pero toda su vajilla denuncia el antiguo nombre del recinto: «Astor House Hotel». Ocupa todo el lado de una plaza, haciendo ángulo con el local del Partido Comunista, una fea construcción rojiza, en forma de castillo, que perteneciera también a algún «trusts» occidental.

Cerca, por la calle de la Paz, hay una casa de empeños. Existen cuatro en la actualidad. Cobran el 1 por ciento anual, me asegura el intérprete Shiang Si Fu, lo que se hace muy difícil de creer; tan difícil como absurda es la presencia de un Monte de Piedad en un país de régimen comunista.

EN BUSCA DEL YANG TSE

Los 1.004 kilómetros que distan de Tientsin a Pukou, en la orilla izquierda del Yang Tsé, los recorre el tren en 20 horas. Allí el tren se divide en tres largos tramos que la locomotora introduce en el gigantesco «ferry boat» que lo pasará a la orilla derecha del gran río. Toda la maniobra durará una hora y, unos minutos después, el tren entrará en la gran estación de Nanking, la capital del Sur.

El viaje significa la travesía completa, de norte a sur, de la inmensa planicie formada por el ubérrimo «loess» que incansablemente arrastra el Huang Ho desde su curso superior y va depositando pacientemente en la última fase de su curso. Aparte las pequeñas estribaciones que obstruyen la entrada de la península de Shangtung, los montes Meng, con su punto culminante en el Tai Shan, a la orilla derecha del Huang Ho, el millar de kilómetros recorridos por el tren, se suceden sobre una de las planicies más extensas del mundo y, sin lugar a dudas, la más poblada.

A pesar de ser domingo, los campos están rebosando gente. Hay multitudes de jóvenes en todas partes, cada grupo ondeando su bandera roja, que aparece como un minúsculo islote sobre un mar azul que lo forman los inevitables vestidos de la China actual. Son jóvenes que vienen de las poblaciones vecinas a ayudar al campesino en la cosecha de las mieses. Unos hacen una cadena humana, para pasarse los cubos de agua, otros cargan las gavillas de trigo hacia la era, donde más juventud se encarga de desparramar los tallos. En una plantación de algodón, el cultivo que más se repite, las manchas azules cubren literalmente el suelo. Verdaderos hormigueros humanos jalonan todo el viaje y hasta el compartimento del tren, apagando el ruido de su marcha, llegan las canciones de los «pioneros».

La horizontalidad de las tierras que atravesamos y el bajo nivel sobre el del mar, de las mismas, nos hace comprender mejor la indecisión y los volubles caprichos del Huang Ho que, a lo largo de los años, tantas veces ha cambiado de curso. A seiscientos kilómetros al sur de Tsinan, por donde se desliza desde 1947, el tren cruza su lecho seco que abandonara en 1853. Allí, al este de Tunshan, unos tímidos arroyos inician un pequeño curso, que se vierte en el Gran Canal, un centenar de kilómetros hacia oriente. Es todo lo que queda en aquellos parajes, de aquel gran río conocido como el «Flagelo de China».

NANKING

Nanking podría disputarle a Peking muchas primicias y honores, ya que también ha sido, por largos periodos, la capital del gran paso de Confucio. Cuando el primero de los Ming, Chu Yüang Chang, instaló la capital en Kiang Nan, en 1368, la misma pasó a llamarse Nanking (Capital del Sur) y en ella reinaron los Ming hasta 1402, en que la capital fué trasladada a Peking. La Revolución de los Tai'ping dió de nuevo categoría de capital a la ciudad, hasta que el derrocamiento del movimiento por parte de los Manchúes y las fuerzas extranjeras relegó la ciudad a segundo término nuevamente. En 1928, Nanking se vió favorecida nuevamente y pasó a ser capital de China, hasta que, en 1937, los japoneses entraron a saqueo en ella, creando el *gobierno de paja* del colaborador Wang Chin Wei. El 6 de mayo de 1946, después de la caída del imperio japonés, Nanking vió instalarse de nuevo el gobierno de Chiang Kai Shek dentro de sus muros, pero la victoria de Mao Tsé Tung dió, una vez más, la preferencia a la capital del Norte.

Desde entonces Nanking, a pesar de ser la capital provincial de Kiangsu, lleva una vida vegetativa, debido a la proximidad de la dinámica Shanghai, que absorbe, gracias a su puerto, la inmensa mayoría de las actividades productivas y comerciales en detrimento de la introvertida Nanking. Esta trata de mantener su categoría intelectual, que siempre ha despuntado, junto con Chengtu, a lo largo del gran país, pero el régimen no es, precisamente, el más propicio para esta índole de actividad y Nanking se vé postergada cada vez más, en importancia demográfica y productiva, en favor de Cantón, Peking, Tientsin y los novísimos centros industriales de la Manchuria.

Bajo la Cruz del Sur

LA REFORMA AGRARIA

Sabido es que la verdadera reforma agraria es única y sola: conquista de la tierra, las simientes y aperos, por los que la trabajan, y puesta en práctica del acuerdo aquél: «De cada uno según sus fuerzas; a cada uno según sus necesidades». ¿Simple, no? ¡Pa lo creo! Tan sencillo es que, por serlo tanto, hay tan pocos que en la actualidad se dispongan a tirar por el camino derecho. No hay que olvidar que el mundo que nos rodea se manifiesta ávido de complicaciones de toda clase...

La panacea de la reforma agraria, mistificada o pretendida, según cálculos positivos de sus impositores con ínfulas redentoristas, ha sido traída y llevada por todos los recovecos de las aspiraciones «revolucionarias». A estas alturas, no existe ya ensotanado que no haya meditado en la forma de presentar, también él, por su cuenta, un programa de reforma agraria. De igual manera, los políticos, pareciera que no tuvieran otra preocupación mayor que dar solución al hambre y la esclavitud del campesinado en todo el mundo. Papas y jefazos estatales han hablado sobre dicha cuestión y planificado medios de «repartir las tierras», reformando sin descanso todo lo que sea, excepto a ellos mismos y sus instituciones, las cuales, dicho sea de paso, lo que necesitan, en primer lugar, no es una reforma, sino un cambio tan completo como el que va de la noche al día. De ahí también que toda reforma provinente de cualquier poder sectario u estatal, no es más que un bluff con el que se aspira a calmar los deseos de bienestar de los que padecen.

No hay para qué molestarse. Todos los que usan y abusan del poder y la riqueza, están dispuestos a preconizar las reformas que los afectados tengan a bien pedir; pero legales. Nada de salirse de las normas establecidas para que los que usufructúan lo que no les pertenece puedan continuar gozando. Pues de lo que se trata es del cambio de nombres solamente, en ésto como en muchas otras cosas. No se quiere la transformación de lo malo en bueno, ni siquiera en regular, sino el cambio de nombre que deje las cosas tal como estaban. Se impone el tradicionalismo que, para mejor defenderse, ha usurpado hasta el nombre de revolución, con el cual, no pocas veces en este siglo, ha hecho su mejor aditamento.

De manera que es dable esperar sentados a que desde las alturas del poder estatal, material o espiritual, se nos ofrezcan y hasta se nos entreguen reformas en bandeja y a granel. La reforma de la tierra la auspician en Chile hasta los propios terratenientes, asesorados por los frailes que manejan los controles del socialcristianismo. Es más, se está practicando en estos momentos legalmente, y tan inusitado beneficio campesino, se encuentra a la disposición de cualquiera que lo solicite. No hay más que hablar y la barita mágica de la fortuna hará dueño de la tierra a quien quiera que lo desee. ¡Se acabaron los esclavos del agro!

He aquí una escena que demuestra la excelente solución que los magos del legalismo han encontrado para apretarles las clavijas y aplicarles todo el peso de la justicia social a los latifundistas acaparadores de tierras. ¡Es lindo ésto! Estamos en un terreno parcelado y listo para la entrega... Frente a la oficina autorizada se extiende una regular cola de campesinos cabizbajos, pero en cuyas pupilas brilla una chispa de esperanza:

—¿Nombre? pregunta el burócrata encargado de cumplir la orden reformadora.

—Fulano de Tal...

—¿Pretensiones?

—Quisiera un terrenito...

—¡Muy bien! ¿Sabe las condiciones?

—Usted dirá...

—Pues esté atento: usted se trae OCHOCIENTOS MIL PESOS en un cheque o en dinero efectivo, mañana por la mañana, y mañana mismo, por la tarde, le haremos entrega de su correspondiente parcela.

—Pero es que...

—Vaya, vaya, no nos haga perder el tiempo, hombre. ¿No vé que los demás esperan?

Y así no ha faltado leguleyo que ha encontrado la manera de implantar una reforma agraria. No uno solo, se comprende, pues los intereses que en este caso se resguardan son los de muchos, y, entre todos ellos, se han colocado en condiciones de poder darse golpes de pecho en la seguridad de haber cumplido cristianamente con el deber de facilitar los medios de que la tierra sea para el que la trabaja, pero cuando la pague con dinero contante y sonante y muy posiblemente a un precio más elevado y en peores condiciones que si el mismo se dirigiese, en pudiendo, para adquirirla, a cualquier predio dispuesto a realizar igual operación. Todo es cuestión de llevar por delante la cartera repleta de billetes de banco. El resto se da por añadidura. Y aunque parezca mentira, es verdad. En Chile se ha iniciado la reforma agraria a iniciativa de los mismos personeros sostenedores del latifundio y la desigualdad —reforma que como podemos comprobar nada reforma—, y, de seguir así, no nos extrañaría que en menos que canta un gallo, hasta la revolución social fuese iniciada con igual sistema. ¡Lo que son las buenas intenciones de los privilegiados!

JAVIER DE TORO.

L'ECOLE MODERNE

(Suite de la page 8.)

au-delà des frontières mêmes et un courant de sympathie se développa ainsi en France, en Belgique, en Suisse, en Italie.

Bientôt les nécessités de son Ecole obligèrent Francisco Ferrer à mettre sur pied des éditions nouvelles, à remanier tout le matériel, les livres et ouvrages scolaires, à traduire certains autres ignorés au-delà des Pyrénées.

Travail monstre sous lequel aurait vraisemblablement succombé tout autre que Francisco Ferrer, dont la conviction et l'idéal, la ténacité et l'esprit combattif allaient l'aider à surmonter toutes les difficultés.

Voici ce qu'en écrivait William Heaford, dans une étude aussi documentée que pertinente, consacrée à l'Ecole moderne :

« Ecrites par des hommes du rang scientifique le plus élevé, — des hommes comme le Dr. Odon de Buen, le professeur Lluria, le professeur Ramon y Cajal — le style en est simple et beau, facile à comprendre par la jeunesse et agréable à tous lecteur. L' « Evolution super-organique », du professeur Lluria, les deux volumes d' « Histoire naturelle », du Dr. Odon de Buen, la « Substance universelle », de A. Bloch et Paraf-Javal, les trois volumes de l' « Histoire universelle », de Mme Jacquinet, et le « Résumé de l'Histoire d'Espagne », de Estévanez — un livre essentiel pour ceux qui veulent comprendre la psychologie du peuple espagnol — sans oublier une édition spéciale de l' « Origine du Christianisme », de Malvert, qui forme le quatrième livre de lecture — seraient des ornements pour n'importe quelle collection, et réalisent le mieux possible ce qu'on peut désirer comme introduction scolaire aux problèmes de la vie. »

Peut-être beaucoup des idées émises par Francisco Ferrer sont-elles dépassées de nos jours, mais pour comprendre l'effort que cela représentait, il faut se reporter à l'époque et s'imaginer ce qu'était alors l'Espagne. Ainsi se rendra-t-on compte de la sourde clameur qui monta du clergé, jusque-là monopolisateur de l'enseignement et de la conduite spirituelle de l'enfant, voire des adultes.

William Heaford rappelant le programme de l'Ecole moderne écrivait :

« L'exécution fut digne du dessein, comme on verra par le plan d'éducation adopté. Dans la première section scolaire — composée de petits enfants — les éléments primaires des connaissances littéraires et scientifiques sont enseignés. Dans celle-ci, comme dans chacune des trois sections, les livres de classe adoptés et mis entre les mains des enfants sont ceux édités par l'école elle-même. Le premier livre de lecture (6) est à la fois un syllabaire, une grammaire et un manuel illustré d'évolution. Par quelques tours merveilleux d'exposition, que les pédagogues des autres pays pourraient envier et essayer d'imiter, l'histoire majestueuse de l'évolution cosmique, de l'atome jusqu'à l'être pensant, est racontée dans un langage très simple et facilement compréhensible. Je ne suis pas étonné d'apprendre que la première édition de 10.000 exemplaires fut presque immédiatement épuisée, et qu'une seconde édition du même chiffre s'est depuis écoulée. Comme exemple des idéaux élevés et des méthodes pratiques de l'Ecole moderne, un passage de la préface de la seconde édition vaut la peine d'être cité :

« En publiant cette nouvelle édition et en passant en revue les résultats que nous avons obtenus, nous sommes plus que satisfaits, car nos espérances ont été plus que réalisées. Le personnel enseignant s'améliore, et, comme nous l'avions prévu, les enfants apprennent à parler, à savoir et à penser en même temps. Ils sont en train de graver dans leur esprit, par les deux moyens d'observation et d'ouïe, non seulement les choses conventionnelles qui se collent à la mémoire, mais des représentations graphiques des idées qui servent à infuser de la vie dans le mécanisme du langage. »

Evoquant les méthodes de l'Ecole moderne, William Heaford poursuit :

« L'étude de l'Ecole moderne et de ses méthodes est pleine d'intérêt et d'inspiration. D'abord, tout enseignement religieux est éliminé. Le Christianisme sur la base du livre de Malvert « Origen del Cristianismo » (7) (L'Origine du Christianisme), n'est pas enseigné, mais expliqué. On démontre que le christianisme n'est pas comme la manne qui tombe du ciel, mais comme une mauvaise herbe de superstition qui pousse, côte à côte, avec d'autres également nuisibles dans le cœur humain. Pour contrecarrer l'attrait insidieux de la théologie, un livre admirable, « La Substancia Universal », fut spécialement écrit pour l'école par la collaboration d'Albert Bloch et Paraf-Javal. Cet ouvrage, un petit volume de 170 pages, écrit dans un style très simple, résoud les mystères de l'existence en leurs équivalents chimiques, de sorte que tous les soutiens nécessaires à la magie et au miracle soient démolis scientifiquement et balayés sans cérémonie du terrain intellectuel. Cette étude importante, comme l'explique Ferrer dans la préface, tient la première place parmi les publications philosophiques de l'Ecole moderne. Il était nécessaire, dit-il, de construire une digue contre l'action déterminée par l'hérédité et l'atavisme dans la famille et dans l'école, par suite de l'ignorance des parents et des amis, fortifiée par l'influence des méthodes irrationnelles d'enseignement. Autrement dit, l'Ecole moderne constatant que la religion est un fait social, politique et économique, avec lequel il faut compter, résolut de fournir tant à l'enfant qu'à son professeur l'équipement intellectuel tiré de l'arsenal de ce livre savant, afin de les rendre capables de résister aux assauts de la superstition. »

Hem DAY.
(A suivre)

(4) Juin 1908.
(5) Consulter « Rénovation de l'Ecole », par Francisco Ferrer, numéros 3 et 4 de « ESPOIR ».
(6) Cartilla filologica española.
(7) Page 146.

COLLABORATION

DE PUNTA DEL ESTE A MADRID

La política norteamericana ha sufrido una vez más un rudo golpe. La reunión de Punta del Este, cuidadosamente preparada, ha puesto un punto final a sus deliberaciones, sin que Estados Unidos pudieran obtener la unanimidad deseada en torno a la propuesta de expulsión, de repudio y de bloqueo contra Cuba. Como mal menor, han tenido que contentarse con decisiones abstractas e incompletas que dejan todas las puertas entreabiertas, apuntándose como éxito mayor la condena «ideológica» antimarxista que no impedirá, si no la acompañan otras medidas, que el «castrismo» cuente con el apoyo de masas obreras en la casi totalidad de países latinoamericanos.

Que la revolución cubana ha derivado hacia una dictadura, es una verdad que a estas alturas no deja lugar a dudas y que a nosotros, anarcosindicalistas, nos permite llegar a la conclusión de que el régimen instaurado en La Habana, no ofrece ninguna de las garantias en que debería reposar un sistema verdaderamente democrático. Podemos afirmar con razón, que en Cuba no se construye ni se encamina el futuro de acuerdo con los métodos revolucionarios que en un principio esperábamos viables, pero cometeríamos un grave error de apreciación si nos limitáramos ligeramente a condenar una desviación nefasta, sin tener en cuenta que la actitud del capitalismo norteamericano ha sido un factor determinante en el virage o sin considerar que el «castrismo», pese a su negación democrática, influirá enormemente en el desarrollo y la independendización a que aspiran todos los países de América Latina.

Estados Unidos de América, en aras de sus particulares intereses, viene manteniendo los pueblos vecinos del Sur en la mediocridad, dirigiéndolos por medio de hombres de paja, cuya misión consiste en favorecer vergonzosamente los capitales extranjeros que controlan la economía del país, acallando las aspiraciones obreras por la fuerza o por el engaño y manteniendo a las masas en la ignorancia y la miseria. Es cosa que nadie puede negar, y es básico en el momento crucial que se vive en Latinoamérica, que si los dividendos de que vienen siendo acreedoras las grandes empresas norteamericanas, se hubiesen puesto al servicio de cada uno de los países explotados, el nivel de vida, de instrucción y de progreso industrial y agrícola, ofrecería un aspecto de desarrollo que no se observa, por desgracia, en ninguno de los países que el lider de la «democracia» mundial colocó y pretende guardar bajo su órbita.

Para nadie es un secreto que Estados Unidos han intervenido e intervienen, una y otra vez, en los asuntos interiores de muchos países de América Latina, y los últimos acontecimientos de la República Dominicana acaban de probárnoslo una vez más. Su política, la única que parecen ser capaces de aplicar los estadistas de la Casa Blanca, consiste en defender el sistema capitalista, que es tanto como decir sus propios intereses, siempre en menoscabo de las justas aspiraciones de los pueblos sometidos a su control económico, y, en muchos casos, a la bota de un dictador que ejerce, en funciones delegadas, el triste papel de verdugo y de lacayo. De esta política absurda, antidemocrática y antisocial, ha surgido el «castrismo», que nunca hubiese podido ser una realidad si en Washington se hubiese previsto el porvenir en condiciones que aseguran, a los pueblos sometidos, las ventajas políticas, económicas y sociales que en derecho les pertenecen.

El fenómeno que actualmente se vive en América Latina arranca, por consiguiente, de la intransigencia capitalista. Castro y su dictadura son la obra que ha coronado una política mezquina destinada a mantener intactos los privilegios, a ir sumando dividendos y a continuar, contra viento y marea, una explotación que, en el orden económico, merece el calificativo de «colonización» y en los demás, político, social, educativo, etc..., el de actitud contraria a todos los preceptos morales en que se funda la democracia de que tanto se alardea. Es evidente, pues, que si se quiere impedir que el «castrismo» tome pie en los países latinoamericanos, el mejor procedimiento no será el de condenarle, expulsarle de la comunidad americana, repudiarle o bloquearle, sino el de revisar por completo la política a seguir con respecto a ellos, transformándola en algo que, por su solidez moral, su honestidad económica y su carácter indiscutiblemente democrático, asegure a los pueblos de aquella región el goce de todas sus libertades y las ventajas de todos órdenes encaminadas a procurarles el desarrollo y el progreso que sistemática e injustamente les ha sido negado.

Y lo que vale para América Latina y el «castrismo», vale para el mundo y el «comunismo». Mientras se apoye al gobierno de Madrid y se tolere que el fascismo prosiga allí su carrera, ofreciéndole los medios para que continue privando de libertad a las masas obreras de nuestro pueblo; mientras se sostengan gobiernos impopulares, retrógradas, antidemocráticos y dictatoriales, alegando que es una actitud impuesta por las necesidades de la lucha contra el «comunismo»; mientras no se llegue a la conclusión de que el único camino para cerrar el paso al peligro del Este es el de sembrar libertad, bienestar y justicia social; mientras no se comprenda que se impone una revisión completa de las normas económicas que rigen la vida de occidente y mientras se persista en la política del avestruz con la que ya se han cosechado incontables fracasos, nada ni nadie podrá impedir que el «castrismo» vaya tomando proporciones en América Latina ni que el «comunismo», sin grandes esfuerzos, se abra perspectivas en constante aumento y cada vez más favorables.

Esta, y no otra, es la lección que Occidente debería tener en cuenta, porque, de no hacerlo así, su existencia será cada día más precaria. Y los pueblos que se levantarán contra Occidente, las masas que depositarán su confianza en otros sistemas de convivencias, adoptarán, mal nos pese, una actitud que en lógica no podrá serles discutida. Sin olvidar que, si estos pueblos y estas masas, pasan a integrar el mundo «comunista», con todas sus injusticias, la responsabilidad incumbirá por completo a un Occidente que se dice democrático y que es incapaz de comprender que ha llegado la hora de la gran verdad, la hora de dar al pueblo lo que le pertenece, la hora de construir sobre bases sólidas, de bienestar colectivo y de progreso, el nuevo mundo que ha de surgir, inevitablemente, producto de los acontecimientos que vivimos en este siglo.

París, febrero de 1962.

A. TARRAGO.

Leed:

«Paseo humoristico a través de la Religiones y los dogmas», de N. Simon (1,00 NF).

LO QUE DECIAMOS AYER... LO REPETIMOS HOY...

A PONCIANO ALONSO (MINGO), MUY FRATERNALMENTE.

Que nuestras ansias y aspiraciones son vaticinios, presagios y síntomas de la asequible realidad; que en nuestros legítimos deseos hay una fuerza impulsora cuando firmísimamente creemos que, a pesar de los obstáculos, seremos lo que nos propongamos ser, y haremos cuanto anhelemos hacer.

Que debemos representarnos las cosas como deben ser, con la seguridad de que realizaremos nuestros propósitos, si confiamos en la capacidad de nuestras fuerzas físicas y mentales para realizarlos.

Que debemos sofocar toda idea de imperfección, inferioridad o deficiencia, y por mucho que parezcan contrariarnos las externas condiciones discordantes, débiles y pobres, asirnos al convencimiento de que no debe haber inferioridad ni depravacion en nuestro verdadero y perfecto modo de obrar, porque nuestros habituales pensamientos forman el patrón según el cual se entreteje nuestra vida.

Que el temor es el gran azote del género humano, que hace desdichadas a multitud de gentes, cuyas fuentes de vida envenenan, mientras que la confiada esperanza intensifica la energía mental; que los pensamientos influyen saludable o morbosamente, según su índole, en las células del organismo, hasta identificarnos con las imágenes representadas por ellos.

Que el rostro está esculpido de dentro a fuera con el cincel de los pensamientos y las emociones. Es el índice de la historia de nuestra vida; una tablilla de avisos en que aparece lo que se ha ido formando en nuestro interior, y, que no hay hábito tan valioso para la vida como el de la optimista disposición mental, que espera el éxito y no el fracaso, la dicha y no el infortunio.

Que la mayoría de las gentes invalidan no pocos de sus esfuerzos, porque su actitud mental contraría el propósito, y al trabajar por el logro de una cosa, esperan otra, sin advertir que precisamente obtenemos lo que deseamos. No hay filosofía ni ciencia capaz de enseñarle al hombre a llegar a la meta, si extravía sus pasos, pues el éxito se engendra en la mente y es imposible lograrlo mientras la mente se le mantenga hóstil.

Decíamos ayer... y lo repetimos hoy... que la fuerza o debilidad, éxito o fracaso, armonía o discordancia del hombre, están en función directa de sus pensamientos y de la identificación de los mismos con su propia conciencia. Decíamos ayer... y lo repetimos hoy... que, sólo hay un principio creador, una sola vida, una sola verdad, una sola realidad y un solo poder; él poder de la potencialidad humana.

Y en conclusión; que cada cual debe ser más feliz que aquel a quien más dichoso crea; que estamos destinados a mayor felicidad, riqueza y abundancia de la presente, y, que para dar cuanto podemos es necesario armonizarnos con las cualidades de nuestro verdadero ser.

Pérez GUZMAN.

UNA INICIATIVA de los compañeros de Italia

QUE MERECE APOYO MORAL Y ECONOMICO

En el VII Congreso Nacional de la F.A. Italiana se consideró la oportunidad de trazar las lineas generales de un plan de ediciones. Aparte las diversas iniciativas regionales o de grupos, dedicadas a publicar colecciones de folletos de propaganda popular y de libros escogidos de acuerdo a la actualidad de sus temas, se ha convenido en la oportunidad de que la propia libreria de la F.A.I. se dedique a la edición de ciertas obras de carácter histórico. Entre éstas ha de figurar —dicen los compañeros italianos— un Compendio Histórico de la Primera Internacional, tomado de los varios volúmenes de J. Guillaume.

Como labor previa a tal vasta iniciativa se está preparando un volumen en el que se hallarán registradas las actividades generales desarrolladas por el movimiento a partir del 1944 hasta el 1961 inclusive. Constará en primer lugar el Programa Anarquista adoptado por la Unión Anarquista Italiana en el Congreso de Bolonia (del 1 al 4 de julio del 1920) y seguirán en correlación cronólogica y por materia, Congresos, resoluciones, actividades, etc., que desde el 1944 hasta hoy, han sido la expresión vital del movimiento en las manifestaciones de carácter anarquista, juvenil y sindical, situándolos en el orden de los acontecimientos nacionales e internacionales que han podido determinarlos.

De ésta obra importantísima se han encargado los compañeros Ugo Fedeli y Y. Gariner, a quienes se deberá la selección y ordenación de los materiales, el prólogo y los comentarios explicativos a determinadas resoluciones, actitudes y actividades.

Para editar MIL ejemplares será necesario reunir medio millón de liras italianas. A nuestro juicio sería deseable reunir lo suficiente para lanzar dos o tres mil ejemplares. En proporción, coste de edición y precio de venta quedaran disminuidos.

Los compañeros italianos lanzan una llamada solidaria. Quienes puedan y deseen cooperar a ésta obra pueden dirigirse a :

Librería Della F.A.I.
Piazza Embriaci, 5/3,
GENOVA (5)
(Italia)

Nota y sugerencia: Podrían tal vez concentrarse los donativos en las administraciones de nuestros periódicos en Toulouse y en París. Mediante acuerdo con la Librería Della F.A.I. Podría considerarse el donativo como un avance para la obtención del libro. Bastaría escribirles...

FEUILLETON « ESPOIR » Número 10

LA COMUNA (LA COMMUNE)

Trad.: J. RUIPEREZ Ediciones C.N.T.

Por Luisa MICHEL

El fuerte es magnífico, una fortaleza espectral, mordida en lo alto por los prusianos y a la cual esta brecha sienta bien.

Paso en ella gran tiempo de mi estancia con los artilleros; recibimos la visita de Victorina Eudes, una de mis amigas de larga fecha, aunque muy joven, y que no tira mal.

Ahí están las mujeres con su bandera roja agujereada por las balas, saludando a los federados; establecen una ambulancia en el fuerte, de la cual los heridos son trasladados a las de París, mejor arregladas. Nos diseminamos, a fin de ser más útiles; yo me voy a la estación de Clamart, batida en brecha todas las noches por la artillería versallesa. Se va al fuerte de Issy por una pequeña elevación entre dos hileras de árboles; el camino está todo cubierto de violetas, que aplastan los obuses.

Muy cerca se encuentra el molino de piedra; con frecuencia no somos bastante gente en las trincheras de Clamart. Si el cañón del fuerte no nos sostuviese, una sorpresa no sería difícil; los versalleses nunca supieron cuán pocos éramos.

Hasta ocurrió no se cómo, una noche, que éramos sólo dos en la trinchera abierta delante de la estación. Tuvimos la suerte increíble de que la estación no fuera atacada aquella noche. Conforme íbamos y veníamos en la trinchera, el camarada que estaba conmigo me preguntó:

—¿Qué efecto le hace a usted la vida que llevamos?

—Pues el efecto — le dije — de ver delante una orilla a la cual es preciso llegar.

—A mí — replicó — esto me hace el efecto de un libro con láminas.

Continuamos paseándonos a lo largo de la trinchera en el silencio de los versalleses sobre Clamart.

Cuando por la mañana Lisbonne llegó con gente, se sintió a la vez contento y furioso, sacudiendo sus cabellos bajo las balas que empezaban a silbar, como si hubiere espantado importunas moscas.

Hubo en Clamart una escaramuza nocturna en el cementerio, a través de las tumbas alumbradas de pronto por un fulgor para quedar luego bajo la sola claridad de la luna que hacía blanquísimos, semejantes a fantasmas, los monumentos, detrás de los cuales se producía el rápido resplandor de los fusiles.

Una expedición, nocturna también, con Berceau, de este mismo lado; los que se separaran de nosotros volvieron a reunírsenos bajo el fuego de Versalles, con mil veces, más peligro.

Torno a ver todo esto como un sueño en el país de los sueños, del ensueño y de la libertad.

Un estudiante, de ningún modo partidario de nuestras ideas, pero aún menos de Versalles, había ido a Clamart a ver la fogonada, para comprobar sus cálculos acerca de las probabilidades.

Consigo había leído un volumen de Baudelaire, del cual leíamos algunas páginas cuando había tiempo.

Un día que muchos federados habían sido heridos por un obús en el mismo sitio, una pequeña plataforma en medio de una trinchera, quiso comprobar doblemente sus cálculos, y me invitó y tomar en su compañía una taza de café.

Establecímonos cómodamente y nos pusimos a leer en el libro de Baudelaire; el café estaba casi acabado y nos apartan de allí vivamente, gritando:

—¡Vive Dios! ¿qué hacen ustedes ahí?

En el mismo instante cayó el obús, rompiendo las tazas que habían quedado sobre la plataforma y reduciendo el libro a impalpables migajas.

—Esto da plena razón a mis cálculos — dijo el estudiante, sacudiéndose el polvo que le cubría.

Pasó allí algunos días más; después nunca he vuelto a verle.

El único a quien ví sin valor durante la «Commune» fué un grueso hombre que había ido allí para **inquietar** a la muchacha con quien se acababa de casar, y que fué muy feliz llevando a Eudes una carta mía en que yo rogaba a mi amigo le hiciese llegar a París.

INTERNATIONALE

EL PARTO DE LOS MONTES

I

A raiz del viaje que el pasado año efectuó Franco por el Sur de España, constatando el estado de miseria en que vive el campesinado en aquellas zonas, habló de reformas de la vieja estructura de la producción agrícola ; en su discurso de fin de año, insistió sobre el tema, poniendo de relieve las «conquistas realizadas» y ciertas otras que... están en proyecto de realización. Sus términos fueron contundentes :

«Ante los avances y progreso del Mercado Común y las obligaciones de rebaja arancelaria, se ven muchas veces amenazadas y afectadas las producciones propias, obligándonos a producir a precios intercionales y de competencia en los mercados. Esto afecta a nuestras débiles estructuras agrarias...

«Si queremos mantener nuestras conquistas en el equilibrio de nuestra balanza de pagos, elevar la vida de nuestras poblaciones campesinas y llevar a las zonas subdesarrolladas del campo una capacidad mayor de ahorro y de consumo, hemos de acometer esa tarea en el menor tiempo posible...

«Tampoco ahora nos temblará el pulso en tan importantes y decisivas batallas... »

Es de esperar, pues, que esas «débiles estructuras agrarias» van a caer como castillo de naipes ante el descomunal empuje de Francisco el Batallador. Asi, los falangistas a medio empleo descuelgan la péñola, desempolvan los rancios tópicos revolucionarios y se lanzan a entonar la cantinela de la reforma agraria.

Hablar de reforma agraria en España, país en el que el 50 por ciento de los trabajadores viven —mueren— del campo y la mitad del resto procede, indiscutiblemente, del campesinado, es peligroso ; aun dentro de la camisa de fuerza del régimen actual ; aun haciéndolo desde la poca garantia de seriedad que merecen los falangistas. Son pocos los trabajadores españoles que no cifran la felicidad en la posesión de una parcela de tierra, una casa, un par de mulas, unas cabezas de ganado...

«El español es, en contra de lo que se ha dicho, poco inclinado a viajar» —dijo Marañón.

Y es verdad ; los españoles tenemos fama de aventureros, de trotamundos, pero un cierto personaje de Cervantes nos dice :

«A guerra me lleva la necesidad,
si hubiera dinero no fuera en
[verdad.»

Al español lo saca de sus lares la necesidad. Yo he visto a andaluces, a castellanos, a aragoneses que, desde el medio exilio que era para ellos la Cataluña industrial, se volvian hacia el punto aquel en donde nacieron con los ojos empañados. Y no diré nada de la tragedia que vive el español en destierro total, fuera de la peninsula. Todos, desde donde estén, en la medida que les es posible juntar algún dinero, lo hacen con la intención de adquirir el trozo de tierra aquel, la casa, el ganado... En la mayoria de los casos, no se verá realizado el sueño, pero el sueño existe en todos. Y esta en la conseja y esta en la literatura. El indiano, el torero, el segundón vuelven, vuelven siempre. Y sin literaturas ni nada, vuelve el «carrilano» aquel que se fué a machacar por «esos mundos», en cuanto que reune las onzas necesarias para adquirir una parcela y un penco para arañarla.

Es peligroso hablar de reforma agraria en España y, por eso, el periódico del Marqués de Luca de Tena sale al paso de la verborrea falangistil con un estudio sobre los problemas del campo andaluz que en seis artículos desarrolla un tal D. José Cuevas —de las Cuevas, dice—, bajo el título genérico de «La leyenda negra andaluza», al par que, junto al segundo artículo de los citados, aparece otro editorial titulado «Prudencia obligada», donde, tras señalar que el tema es casi sagrado, pues que dice que «las cosas santas deben ser santamente tratadas», arremete contra los chisgaravis que osan manosearlo :

«Temas predilectos de esas campañas —que sirven más a la demagogia que a la justicia y a la eficiencia— son : los grandes latifundios, los grandes terratenientes, poco menos que despreocupados del campo como empresa productora, y, sobre todo, el «señorito andaluz», —el subrayado es del editorialista, no mio— que, por lo que se deduce, no tiene más misión que la de divertirse a costa del campo.»

Y a continuación, tras defender a todos esos beneméritos (sic) españoles ahi citados y objeto de calumnias groseras, señala que la solución se puede encontrar en la «Rerum-Novarum», en «Quadragessimo-Anno» y en «Mater et Magistra», enciclicas de dos Papas que, con toda seguridad, conocian al dedillo las inquietudes de los trabajadores andaluces y las altruistas acciones de los detentores de la propiedad rústica.

Pero dejemos ese editorial aparte y vayamos con el estudio que cito de ese D. José de las Cuevas. No osaré decir que carece de enjundia ; la tiene. Pero seria infantil el aceptar que se basa sobre una argumentación sólida. Sus artículos, por orden de publicación, llevan los siguientes títulos : «La lata de los latifundios», «La unidad tractor-lujo», «Los tópicos del campo», «El paro estacional», «Los pobres-ricos andaluces», «Las nuevas estructuras agrarias». Cada uno de ellos merece un comentario y trataré de hacerlo.

No es mi pretensión darle en los nudillos al tal articulista, puesto que estoy seguro que ni en la más remota de las casualidades llegara a leer lo que yo escriba. Sólo intento sacar a la discusión, en nuestros medios, un tema que merece mucha más atención de la que hasta hoy le hemos prestado —en realidad no le hemos prestado ninguna atención. Nos dimos una fórmula ; la colectivización. Y como fué cortada por el curso de los acontecimientos y en ningún caso pudimos llegar a una constatación sólida de su validez, creemos a pié juntillas, creemos con fé de carbonero, que aquella es la fórmula mágica. No debemos ni podemos seguir ahí, en esa creencia, sin hacer un análisis sereno de lo que se constató y aplicando las realidades que la vida en su marcha obliga a constatar. Además, al perder nuestra revolución, perdimos las posibilidades de aplicar «nuestra» fórmula integramente y, salvo aquellos que creen que la posibilidad nos caerá otra vez en manos como una breva, es necesario pensar... Es necesario pensar y conversar.

«¿Discutir? No, conversar,
si quereis marchar seguros
camino de la verdad.» (Machado.)

F. J. Lalueza.

NOTA. — *Escribiendo estas lineas, me llega la noticia de que el día 29 de enero ppdo. falleció en Pamplona el insigne D. Julio Senador Gómez, uno de los españoles que con más valentia se enfrentó con el latifundismo y al que algunos llamaron el Costa castellano. Sus escritos fueron siempre orientados hacia una revolución total en la estructura del campo español. Base, decia, de todo el porvenir de España. La C.N.T. habrá de tener en cuenta la obra de Senador el día en que España se abra a horas de armonia y de trabajo fecundo.*

EL ANARQUISMO
ùnica soluciôn del Mundo

El Mundo, prácticamente, está en plena guerra desde el año 1914.

Guerra diplomática, comercial, abierta, solapada, política, religiosa, «democrática» o totalitaria.

La paz de 1918, no fué paz, sino tregua, para dar tiempo a que se formara la nueva generación, para destinarla a la continuación de la carniceria humana.

La paz, habria de establecerse sobre una base moral, muy por encima del bestialismo.

Por ahí se podria llegar a una paz justa y por justa, verdadera.

Tampoco la segunda guerra mundial, ha traido al mundo la paz deseada.

Nadie puede predecir el futuro, pero en el horizonte apunta la estrella de la esperanza, símbolo de paz verdadera. Porque el hecho es que los hombres se van convenciendo, por dura experiencia, de que la paz auténtica, no puede ser sajona, ni latina, ni eslava. La experiencia va imponiendo que, o es anarquista, esto es, estrictamente humana, o ella es imposible.

Una tercera guerra mundial, cubriria de cadáveres y de ruinas la tierra, y no devolveria a los hombres el sosiego y la felicidad que anhelan.

Contrastando nuestro ideal de Anarquía, con la irresistible tragedia de las guerras sucesivas o escalonadas, la humanidad se muestra, ineludiblemente, cual es el camino certero. Hay nubes de tormentas sobre nuestras cabezas, y quizás revienten ; pero ellas pasarán.

La pauta de humanidad y antimilitarismo, está dada. Los principios y finalidades del acratismo, reviven, van recobrando actualidad : Hombres de buena voluntad los conocen y otros, sin conocerlos, los presienten. Queda un segundo paso a dar.

Para el logro positivo de la paz, es deseable que la esencia libertaria, penetre en el corazón de los humanos. Cuando los principios libertarios estén vinculados a la vida individual y colectiva, no habrá guerra posible.

Hoy el monstruo de la guerra, va devorando riquezas físicas y espirituales.

Por la extensión de las matanzas, se inicia en el mundo una triste era de anemia moral, en los seres de todo el universo. En estas condiciones, una nueva guerra general, puede destrozar lo que queda y obstaculizar la evolución de la humanidad. Si saliese vencedor el Oriente, la barbarie se extenderia por todo el mundo, y si ganara el Occidente, la civilización quedaria en estado precario, por miseria moral y por la degeneración que los grandes cataclismos artificiales, ocasionan en la moral humana.

Para prevenir estos espantosos resultados, nada mejor que un acuerdo entre los pueblos, para dotar la sociedad de un principio igualitario y de libertad, sin consideración de fronteras, ni aceptación de diferencias de clase, de país, ni de raza.

Que esto es, pura y simplemente, el ANARQUISMO.

Antonio BOTAYA PALACIOS.

Para los que puedan hacerse ilusiones

Reproducimos de O.P.E.:

BOGOTA (O.P.E.). — Bajo el título de «Defensores de oficio», el diario liberal «El Tiempo», ha publicado el siguiente editorial:

«El diplomático estadounidense John Davis Lodge, quien desempeñó la embajada de su país en Madrid de marzo de 1955 a abril de 1961, dirigió anteayer una extensa carta al N. Y. Times para rebatir algunas de las afirmaciones hechas editorialmente pocos días antes por el mencionado diario.. Encontró éste un tanto extraña la visita del Secretario de Estado, señor Rusk, a la capital española, y expresó esa sorpresa, sin ambages ningunos. A ello respondió el ex-embajador con una serie de consideraciones tan habilidosas como sugestivas, sobre las cuales conviene llamar la atención porque revelan, y no desvaídamente, la posición de buena parte de la opinión norteamericana ante una de las dictaduras más auténticas de nuestro tiempo.

Afirma el señor Davis Lodge que ahora más que nunca es necesario la compactación de la Europa occidental y la de los vínculos de los Estados Unidos con aquélla. La presencia de la España franquista en ese bloque le parece imprescindible, porque desde 1953, cuando se firmaron los acuerdos hispano-estadounidenses ahora vigentes, Franco ha cooperado eficazmente con la Unión Americana y ha sido su aliado irrestricto en la O.N.U. Por otra parte — continúa el señor Davis Lodge — **cualquiera que fuere el régimen que algún día sustituya al franquista, los Estados Unidos no podrían aspirar a una colaboración y a una solidaridad tan cabales como las que de aquel ha recibido** (1). Es pues — concluye — altamente recomendable la política del Secretario Rusk; la hora es crítica, y a los Estados Unidos les urgen todas las amistades que puedan iniciar o consolidar.»

Punto de vista éste tal vez exageradamente pragmático y que por lo mismo constituye el más poderoso argumento «ad hominem» contra las apreciaciones del ex-embajador. Porque, si interesa contemporizar con Franco, también hay razones de convivencia para hacer lo mismo con Tito, con Ayub Khan y en el medio latinoamericano con uno que otro tiranuelo que, con protestas de amistad, conquista la indulgencia estadounidense. Con una diferencia decisiva: el régimen franquista es la resaca del nazi-fascismo, cuyo derrumbamiento les costó millones de vidas y de otros tantos sacrificios a las democracias occidentales.

Hay dictaduras y dictaduras, y la de Franco es de las definitivamente inaceptables porque prolonga un período atroz de la reciente historia humana. Así la defiendan, quién sabe con qué propósitos, ergotistas como el señor Lodge, que se enredan en sus propias argucias».

(1) El subrayado es nuestro. (N. de la R.).

Si, a la entrada del ejército de Versalles, hubiese conservado su uniforme de federado, habría sido fusilado con el montón de defensores de la «Commune»; más de una vez pasó esto.

Otro miedoso fué un joven. Una noche que éramos un puñado en la estación de Clamart, y que justamente la artillería de Versalles disparaba sin cesar, la idea de rendirse se apoderó de él como una obsesión; no atendía razones de ningún género; la impresión le dominaba

—Haga usted lo que quiera — le dije. — Yo no me muevo de aquí, y haré saltar la estación si usted la rinde.

Me senté con una bujía en el umbral de un aposento en que estaban amontonados los proyectiles y con la bujía encendida pasé la noche. La estación resistió como de costumbre. El joven se marchó al siguiente día para no volver.

En general, puede haber hombres tan bravos como los federados; pero no más; este valor es el que hubiera podido vencer en la rapidez de un movimiento revolucionario.

Las calumnias contra el ejército de la «Commune» recorrían las provincias; «bandidos y carne de cárcel lo componían», dice Faltriquet.

Sin embargo, algunos valientes revolucionarios conmovieron las grandes ciudades, en donde se declaraban «Communes» que enviaban su adhesión a Paris.

— VIII —

LAS «COMMUNES» DE PROVINCIAS

En un libro publicado mucho tiempo después de la «Commune» (1), en 1895, se lee entre mil cosas del mismo orden, que probaban el acuerdo cordial del señor Thiers con los que, en sus sueños, veían danzar coronas sobre vapores de sangre :

«El señor Thiers había hecho colocar en la embajada de Londres a varios orleanistas: el duque de Broglie, el señor Gavard, etc.

. . . . . .

«Era muy difícil comprender el sentido exacto de los términos llenos de deferencia, pero exclusivamente respetuosos, con que él (el conde de París), se expresaba respecto del señor Thiers. Tuve la buena idea de rogar al príncipe que tomase por sí mismo la pluma; y escribió sobre mi mesa el telegrama siguiente:

«El conde de París vino el sábado a Albert-Gate House; el objeto especial de su visita era expresar al representante oficial de su país la gran alegría que le causaba la decisión por la cual la asamblea nacional acababa de abrirle las puertas de una patria que nunca cesó de amar sobre todo.

«Me pidió particularmente fuera el intérprete de sus sentimientos cerca del jefe del poder ejecutivo y le transmitiera la seguridad de su respeto.

«El telegrama salió aquella noche misma.» (Páginas 46 y 47).

Léese en otra parte de este libro:

«Teníase a mano a los de Orléans; los últimos sucesos habían hecho imposibles los Bonaparte.» (Página 5).

¡Oh! si, en nuestros días, cualquier pretendiente tuviese corazón de hombre, ¡cómo rechazaría los sangrientos harapos con que quieren vestirle unas gentes que viven del pasado! ¡Cómo se buscaría un lugar en el combate, entre los que quieren la liberación del mundo!

Mientras el señor Thiers se ocupaba de los pretendientes que a mano se tenían, no olvidaba nada para ahogar en sangre los movimientos hacia la libertad que en Francia se producían.

Las «Communes» de Lyon y de Marsella, ya ahogadas por Gambetta, renacían en sus cenizas.

«Queremos, escribía la «Commune» de Marsella a la de París, el 30 de marzo de 1871, la descentralización admnistrativa, con la autonomía de la «Commune», confiando en el consejo municipal elegido de cada gran ciudad las atribuciones administrativas y municipales.

«La institución de los prefectos es funesta a la libertad.

«Queremos la consolidación de la República por la federación de la guardia nacional en toda la extensión del territorio.

«Mas, por encima de todo y ante todo, queremos lo que quiera Marsella.»

Las elecciones debían tener lugar el 5 de abril a las seis de la mañana; he aquí por qué el general Espivent, reunió en la **Corona** y el **Magnánimo** todas las tropas de que pudo dispones y, el 4, bombardeó la ciudad.

(1) Un diplomático en Londres.

(A suivre)

DE TOUT ET POUR TOUS

De cara a España

DEDUCCIONES DE LA GEOGRAFIA ESPAÑOLA

La geografía actual, refiriendo los cambios superficiales de la tierra, es debida a un proceso de erosión. Interesa situar la geografía panorámica, tal como estaba en la época de la ocupación árabe en la Península iIbérica. Para sacar los acentuados relieves de entonces, se echa mano de todos los elementos que pueden contribuir a despejar la distancia del tiempo: los ayudantes firmes son todos del reino vegetal. La floresta, las rías, torrentes y arroyos, dan toda la luz de cuanto ha ocurrido en el curso de los últimos siglos más próximos.

Se puede asegurar que la atmósfera es un conjunto de gérmenes de vida, desarrollándose ésta al encontrar los elementos propensos a ello. Las variedades del reino vegetal, muestran hasta dónde y en qué condiciones las plantas pueden vivir; en la roca casi pelada se desarrollan especies, tonificadas por el sol, el aire y el rocío. Partiendo de la premisa vitalísima citada, es previsible el adorno orográfico, ya que de las grieta de entre las rocas, la vida vegetal surge impetuosa como empujada por una fuerza misteriosa de las entrañas de la tierra. Cubiertas de verdor, las cúspides de las montañas, pobladísimas de arbolado, las mayores extensiones del suelo.

Montañas, valles y llanos, repletas de vegetación, impedían el paso libre de los vientos. Las corrientes desmoronadoras daban contornos, como el vapor sigue las columnas de una fábrica de alcohol por adquirir su esencia; los vientos quedaban tamizados por las redes formadas por los bosques.

El clima adquiere humedad; todo un conjunto de influencias ejercían atracción sobre la temperatura, contactando a meteoros de vapor y lluviosidad; las lluvias eran asiduas y regulares. Entonces el suelo español disponía de exuberante floresta, de clima benigno, de sol radiante. Elementos todos de riqueza : un tesoro inagotable, de saberlo ordenar, administrar y aprovechar.

Se encuentran vestigios de algunos pozos de hielo que consistía en llenarlos de nieve por capas fuertemente pisadas; se encuentran algunos de estos pozos en las zonas mediterráneas; ello demuestra, pues, que las nieves eran abundantes todos los años. Llegaron hasta nuestros abuelos aquellos refranes: «Comerse un saco de harina con nieve es promesa de buenas cosechas». «Año de nieves, año de bienes». Estos ejemplos reafirman que las nieves eran abundantes hasta mediados del pasado siglo.

Los ríos, los torrentes y los arroyos, tenían un cauce normal; los manantiales regulares, deslizándose las aguas en su lecho, teniendo barandas vegetales a las orillas; una especie de canalización natural, navegables algunos de los grandes ríos; las arboledas se sucedían unas a las otras, encontrando las condiciones familiares requeridas para desarrollarse y multiplicarse continuamente.

La fauna de animales salvajes es otro testimonio incontrovertible que afinca la certeza de lo dicho. Las leyendas de los lobos llegaron hasta los pueblos llanos; nuestros tatarabuelos fueron testigos presenciales de estos hechos. Así que la flagelación forestal se ha acentuado, los animales fieros han ido desapareciendo.

Ahora sólo quedan de ellos en contados extremos del país. Dadas las escasas comunicaciones, la fauna sería numerosa en familias y cantidades; al faltar esas razas de tipo fuerte, cazadoras, es una vez más, la confirmación real de la destrucción de los bosques que tal escasez produce.

Situados en las desembocaduras de todos los ríos, grandes y pequeños, abarcando sus torrentes y arroyos, sin dejar un solo confluente, se ven las cantidades fabulosas de tierras arrastradas por las aguas; las maniguas son extensas; el Ebro ha plantado una isla dentro del Mediterráneo de unos 35 km. de fondo. Así puédense comparar en la proporción debida todos los ríos que desembocan al Atlántico por Portugal; en el término de todos los cauces se encuentran los fenómenos citados. Tomando como modelo cualquier río provincial o torrente local, se constatan en las veredas lindantes y sus cuencas, suelos inundados por las aguas. Estas maniguas se componen de una capa superpuesta sobre la tierra natural, tierras arenizas, ya que la flor de la tierra queda confundida con el agua hasta el final del trayecto, debido a la propia fuerza de la corriente; después se cubren de capas de guijarros.

No repetiré los términos de Julio Senador Gómez, ni los del león de Graus, Costa. El primero describe detalladamente las causas y los efectos de la destrucción vegetal por el ganado cabrío; el segundo dice que cien riadas se llevan dos provincias españolas; afirmación sin detalles, pero real en sentido de realidad.

Yo expongo deducciones sacadas de la observación, las descripciones que hago no son del todo hipotéticas, ya que, para mi, la orografía y los cauces en que se deslizan las aguas, son páginas de un libro, que explican, con claridad, todos los pormenores de transposición superficial gráfica. Trasladar la visualidad dentro de un bosque; lo que es realmente un bosque. Contemplando el suelo se ve pronto su porosidad, las capas formadas por las hojas anualmente, constituyen una especie de esponja. Las raíces operan constantemente sobre esas capas nuevas, cruzándolas forman un intrincado tejido. Ese suelo, compuesto de humus, raíces y tierra vegetal, tiene una capacidad de absorción en la que las aguas caídas por lluvia son retenidas. Todo queda empapado; sólo se desbordan en los senderos hechos por los animales y en los caminos transitados. Tales desbordes son iniciadores de cauces, a los cuales acudirán las aguas filtradas parcimoniosamente de la esponja; esas filtraciones son persistentes, las que dan caudales regulares de aguas a los ríos, impidiendo, por su capacidad de retención, los desbordes rápidos y bruscos. En suelos de tal naturaleza, las riadas son casi difíciles, aunque reciban las aguas de las peñas peladas, siempre forman una cualidad de contención.

Es, pues, sobre el hombre en el que recae la responsabilidad mayor de los transtornos: el hombre, convertido en leñador despiadado, arrastra los troncos; los ganados diezman los vegetales; al destruirse el tejido, las lluvias hacen el trabajo destructor de los arrastres. Después los pastores o ganaderos, la imprudencia y la ignorancia, causan incendios, sea para exterminar o alejar los lobos peligrosos para el ganado, o bien porque ese ganado come, tan pronto salen los brotes, tallos o hierbas tiernas de debajo de las cenizas.

La reconquista se mostró inexorable en tales quehaceres. Es el punto de partida de los grandes incendios, de los grandísimos cortes, de los inmensos descuajos; de las extensas torturaciones, todo llevado a cabo sin ton ni son, aprovechándose del presente, sin previsión para el porvenir.

El régimen de propiedad privada, el uso y el abuso de ella es el origen y causas de los desastres todos.

R. PORTE

Los frutos de una campaña

«LIFE» se digna dar satisfacciones

He aquí la carta recibida de «LIFE» por nuestro compañero y colaborador Acracio Orrantia, que oportunamente escribió a la revista, protestando por juicios emitidos en ella sobre Bakunin:

Querido señor Orrantia:

Gracias por habernos escrito otra vez especialmente para hacernos saber que le ha gustado el número especial que LIFE tira en doble formato al final de año, «Our Splendid Outdoors — Nuestros espléndidos campos».

Déjeme asegurarle que no estaba en nuestras intenciones el degradar la contribución que Miguel Bakunín aportó al pensamiento revolucionario del siglo XIX. Su vida, sus escritos y los comentarios que ellos han provocado, nos son familiares. Mas en un artículo de la naturaleza de nuestro primer fascículo en la serie del comunismo, no era posible tratar sus teorías más que de paso. Si bien es verdad que Bakunín ha sido víctima de los ataques comunistas y marxistas, debido al antagonismo y rivalidades existentes entre Marx y él, el haberle atribuído la redacción del CATECISMO REVOLUCIONARIO, es basado en investigaciones de un escritor que no es comunista, el altamente respetado E. H. Carr, de la Universidad de Cambridge, cuya biografía de Bakunín, con los volúmenes publicados en su monumental «Historia de Rusia», han ganado amplio aplauso de la crítica. El señor Carr dice que el panfleto está «lleno del estilo característico y torneo de frases de Bakunín».

Sinceramente a su disposición.

Mary J. FRERE
(Por el editor)

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: F. Montseny. Réd. « ESPOIR », 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma — C.C.P. numéro 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

"Nuestra Natacha" en Perpiñan

Son muchas las representaciones que nos han dado ya en esta ciudad los muchachos del «Talia» ; en todas ellas, siempre, los espectadores nos marchamos satisfechos. Es una formación teatral que tiende siempre a superarse y nosotros, testigos y sabedores de ello, no faltamos nunca al anuncio de un festival, para admirarles en sus interpretaciones y animarles con nuestra presencia a seguir por el camino que, con voluntad y perseverancia, ellos mismos han elegido. No es fácil, después de haber cumplido con la jornada diaria, estudiar, ensayar y hacerlo bien el día de la representación. De ahí que yo crea, que son merecedores de que alguien les dedique un comentario, por modesto que sea, al trabajo que realizan. La sección de S.I.A. de Perpiñan podría decir mucho de ello, pues ellos son los principales sostenedores de las obras que, en beneficio de los viejos y enfermos, aquella realiza.

«Nuestra Natacha» en Perpiñan —

Esta vez nos ha tocado admirarlos en la hermosa obra de Casona «Nuestra Natacha». Verdaderamente ha sido un éxito de presentación y de ejecución. Digo de presentación, porque los decorados eran remarcables y bien hechos. Todos los presentes se dieron cuenta de ello y hay que felicitar a quienes han sido los artistas de tan feliz ejecución. En cuanto al trabajo de los actores, yo me considero falto de aptitudes personales y de conocimientos teatrales para dar tan siquiera una idea somera de la interpretación acertada y bien hecha de todo el conjunto. Sólo diré, que hace casi un cuarto de siglo, ví esta obra, representada por una gran compañía de aquel entonces, en el teatro Romea de Barcelona, y la Natacha, el Lalo, el Mario, la «Marga», asi como todo el resto de actores que estuvieron sobre la escena ayer, no me hicieron sentir en ningún momento la añoranza de una buena actuación profesional. Todo fué bien interpretado y el buen Oso «Bumba» nos cantó la dulce Balada de Roncesvalles, con un sentimiento que fué todo un poema. El público, atraído por tan magnífico trabajo, estuvo más silencioso y atento que nunca y yo os puedo asegurar, que cuando los espectadores se sienten sujetos a seguir con interés todas las incidencias del drama, es que los actores realizan una buena interpretación. ¿Qué más se podría decir? ¿Qué más se podría desear? Y creo que hay para estar satisfechos todos. Espectadores y actores. Sólo nos cabe felicitar a todo el conjunto aficionado del grupo local «Talia», augurándoles una feliz cosecha de aplausos y de triunfos en sus actuaciones venideras, que esperamos no se harán esperar.

Perpiñan, 12 de febrero de 1962

Vicente SOLER

ARAGON CONFEDERAL EN TOULOUSE

El día 11 de los corrientes, la Agrupación Local de Aragón, Rioja y Navarra se reunió en el local acostumbrado.

El motivo de esta reunión era el de informar a la militancia de esta Agrupación de lo efectuado estas últimas semanas en el orden orgánico.

En el transcurso de la información que iba dando la Comisión Local, como es natural surgió el deseo entre los asistentes de intervenir y fué Oliete que solicitó algunas precisiones sobre los progresos que se habían podido obtener en el Interior. Respondió la Comisión, y ahora son Gurrea de Gállego, Aguaviva y Calaceite que amplian el debate. En todos hubo unanimidad en hacer y en ser colaboradores en lo que es expresión de la C.N.T., ya que en nada nos puede diferenciar en el logro de objetivos por que si fuertes y dinámicas son las localidades, grande será la Regional y si estas son asi fuerte y esplenderosa será la Confederación Nacional del Trabajo de España. En nosotros no cabe el menor egoismo localista ; todo lo que hagamos y todo lo que podamos obtener, es para valorizar las ideas que informan a la C.N.T., exponentes del más amplio sentido de justicia social en la vida de un pueblo.

Algo más se dijo y por cierto muy interesante, pero continuaremos esta exposición, recorriendo con el pensamiento nuestra tierra nativa. Además de los lugares ya mencionados, estuvimos en Abiego, Ballobar, Huesca, Monzón, Ayerbe, Alcalá del Obispo, Lanaja, Bujaraloz, Zaragoza y Alcañiz. Estando en una localidad turolense, casi corresponde entreternos unos momentos en estas tierras. Dicen que de las tres provincias aragonesas, Teruel es la más desheredada, a pesar de tener tierras fértiles. Cuenta con minas en Rillo, Andorra, Aliaga, Gargallo, Montalbán, Escucha, Ariño, Utrillas, Libros y Ojos Negros. Tiene también riquezas forestales y ganaderas en las sierras de Mora de Rubielos. Gudar, Valde Linares, Linares de Mora y Manzanera como asi mismo en Albarracin. Cuenta también con zonas tan productivas como Hijar y Alcañiz y valles como el de Jiloca, Turia y Alfambra.

Pero, a pesar de todo ello, los turolenses abandonan su tierra nativa, demostración palpable que la vida no les es fácil y sobre todo en algunas zonas de la Provincia. Un dato más que significativo, es que en los últimos diez años, o sea desde el 1950 a 1960, 21.000 turolenses abandonaron su tierra de origen para exilarse a otras provincias o en el Extranjero para obtener mejor nivel económico que les pudiera sacar de la tortura en que vivan para hacer frente a las necesidades de la vida cotidiana. Los habitantes en la provincia de Teruel, el año 1950 eran 236.000.

El franquismo, con su orquestada propaganda de cara al exterior, con sus planes de Badajoz, Málaga, Bárdenas y otros, expresando con ello signos de grandeza, no evita el otro plan, que es el de la emigración, pues si tan bien se viviera en el «Paraiso franquista» ; si tantos progresos hacen los españoles, no pensarían en abandonar el país. Todo esto puede resumirse en pocas palabras : miseria y miseria. Además de esto también existe el problema que se le plantea al individuo, al vivir en un régimen que carece en absoluto de respeto al ser humano.

El panorama es lo que puede ser en un régimen absoluto, como es el de la España actual. Privilegios si, pero para la Iglesia, el Ejército, Capitalistas, y jerarquias, en una palabra, la anti-España se ha dotado de una «Dulce Vida» y para las gentes laboriosas los que todo lo producen y crean, para estos bailar al son que les toquen los modernos Torquemadas.

Creo que a todos nosotros no nos anima más que una cosa : el ser útiles al pueblo de Aragón, Rioja y Navarra, para que puede sacudirse para siempre esa losa tan pesada como es el franquismo.

Y para terminar, solamente una constatación : me pareció una reunión del Aragón Confederal en Toulouse, aunque esto tiene una consideración a hacer ; que estamos aquí como un árbol transplantado, ya que las raices están en nuestra tierra nativa y es allí donde nosotros tenemos que poner toda nuestra atención para que no lleguen a secarse y puedan resurgir con más potencia, si cabe, que en tiempos gloriosos lo fue para bien de nuestro pueblo.

¡Ah! se me olvidaba señalar que se nombró nueva Comisión Local, recayendo esta función en los compañeros Carreras, Ferrer y Lázaro.

KIT.

«Nuestro pavés no romperás, torpe burgués, atrás, atrás».

Del himno « HIJOS DEL PUEBLO», grabado en disco.

Aún quedan algunos ejemplares al precio de 11 NF.

Pedidos a: M. Celma, 4, rue Belfort, TOULOUSE (H.-G.).

« Quinet », de F. Aláiz.

El libro que no debe faltar en ninguna biblioteca.

5,00 NF.

Pedidos : Servicio de Libreria. — 4, rue Belfort. — Toulouse (H.-G.).

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

FEDERACION L. DE CAHORS

Celebrará reunión el domingo 25 del actual a las nueve y media de la mañana en el local de costumbre. Por los asuntos importantes del Interior, recabamos la asistencia de todos.

El Secretario.

⁂

FEDERACION L. DE COLOMIERS

Todos los compañeros, amigos y simpatizantes, son afectuosamente invitados a la importante conferencia, que en nuestro local social, «Café Fize»,, Place du Capitole, dará el compañero José Peirats, el sábado, 3 de marzo, a las nueve de la noche, sobre el siguiente tema:

«Libertad y responsabilidad en la actuación militante»

Siendo necesaria la discusión de temas como el que se propone dar el compañero Peirats, esperamos la asistencia de todos los militantes, por el bien de la C.N.T.

Os saluda fraternalmente, por la F. L. de Colomiers,

El Secretariado.

⁂

CONFERENCIA EN BURDEOS

Siguiendo el ciclo de conferencias organizado por la F. L. de Burdeos y la C. de R., el compañero A. Lamela, disertará sobre el tema: «Problemas de cara a España», el domingo día 4 de marzo, del año en curso, a las diez de la mañana, en el cine Eldorado, rue de Lafontaine.

No dudamos que acudirán todos los compañeros y simpatizantes con estos actos a esta reunión pública.

◆

AVISO IMPORTANTE

Cada lector recibirá o habrá recibido ya, un formulario de giro, Mandat-Chèque Numéro 1197-21 o 952-38. Aquel que haya pagado ya el año 1962 no tiene por qué utilizarlo pues el envío no tiene más objeto que el de facilitar el pago de la suscripción de este año y de los atrasos.

C.N.T. A.I.T.

Regional de Aragón, Rioja y Navarra

A los compañeros nativos de Aragón, Rioja y Navarra, residiendo en el Departamento del Gers.

Hace 23 años que nos vimos obligados a abandonar nuestra tierra de origen, no sin antes, haberle dado dura y larga batalla al franquismo. La complicidad de las llamadas democracias, al dejar hacer al fascismo Internacional lo que quisiera durante la lucha, produjo el que, poco a poco, inclinaran la balanza a favor del franquismo y este triunfara.

El fascismo, donde quiera que mete sus bases, destruye los cuadros de oposición e impide se creen otros, utilizando, para ello los procedimientos más brutales y refinados en crueldad.

Esta C.R., entre su plan trazado de actividades, tiene, entre otros, el ponerse en contacto con los compañeros oriundos de esta Regional, oscultar y ser oscultados, para que, una vez conocidas las inquietudes que nos animan, trazar el camino que nos conduzca a las realizaciones prácticas, que permitan ayudar a los compañeros del Interior de forma efectiva y teniendo en cuenta los acuerdos orgánicos.

Tenemos frente a nosotros un gran deber ante los compañeros que padecen la brutalidad franquista y para ello se precisa el mayor número de voluntades, para que pueda efectuarse todo cuanto es preciso, para no dejar incumplido el sentimiento que nos animaba al pasar la frontera que no dudamos que actualmente es el mismo.

Por lo que se invita cordialmente a los compañeros, a la reunión que se celebrará el día 4 de marzo, a las 10 horas, en el local de F.O. (Bolsa del Trabajo) en Auch (Gers).

No dudamos que nuestra invitación hallará entre vosotros una acogida favorable, por lo que contamos con vuestra presencia, patentizando así nuestro recuerdo a la tierra de origen.

Recibid todos saludos aragoneses.

La Comisión Regional.

NECROLOGICAS

MANUEL MORENO

Ponemos en conocimiento de la organización y de aquellos que le conocían, que, con fecha 4 de enero, falleció en el hospital de Auch el compañero Manuel Moreno Durán, a los 63 años de edad, a consecuencia de una crisis de asma, enfermedad que padecía desde hace años que le imposibilitaba para el trabajo.

El compañero Moreno que siempre fué consecuente en la defensa de las ideas y de los principios de la C.N.T., era natural de Azuaga (Badajoz) y residía en Castéra-Verduzan (Gers), en donde había sido tesorero de la F.L. Al disolverse la misma, pasó a esta F. L. de Auch.

Su entierro se celebró en Auch civilmente, con el acompañamiento de amigos y afiliados de la misma.

El Secretario.

LUISA MARTINEZ

El 4 de febrero, después de una larga enfermedad y de innumerables sufrimientos, nos abandonó para siempre esta anónima y buena compañera.

Había nacido en Frandio (Vizcaya) y contaba en la actualidad 53 años de edad. Conoció la C.N.T. al lado de su compañero Clemente, que, sin abandonar la música, se entregó de lleno a la defensa de la Revolución en España.

En el exilio nunca se habían separado. De común acuerdo adoptaron una niña, que hoy es una mocita de 16 años, inconsolable ante la pérdida que particularmente representa para ella la desaparición de su madrina.

Se intentó por parte de la clericalla colocar un cristo y un ramo de olivo; todo esto fué rechazado con energía por su compañero Domingo Clemente, que no abandonó la difunta hasta el instante de darle sepultura.

El sepelio fué civil y tuvo lugar el martes 6 de febrero 1962 en La Rochelle, necrópolis de la Rossignolette. Entre la numerosa concurrencia que acompañaron los despojos mortales a su última morada, se encontraba parte de la F. L., una delegación de S.I.A., compatriotas de diferentes sectores políticos y sindicales y un gran número de compañeros y amigos de lengua francesa, entre los que contaba con numerosas simpatías.

Recibir, queridos amigos Alina, Clemente y demás familia, mis más sinceras condolencias por pérdida tan sensible.

L. Rochelle.

Suscripción pro-España oprimida

HASTA EL 14 DE ENERO DE 1962

COMISIONES DE RELACIONES:

	Francos
Suma anterior	1 896 306
C. R. de Provenza	11 735
C. R. del Ariège	45 000
TOTAL	1 953 041

FEDERACIONES LOCALES:

Suma anterior	1 322 897
Gracia, de Burdeos	680
Guillamón, idem	260
Brugas, Mane (H.-G.)	500
Zapater, Draguignan	1 000
Plazas, La Voulte	1 500
Basora, Pau	2 000
V. Pastora, Melun (Cher)	110
J. García, Laroque (Age.)	900
Villefranche de Rouergue	8 000
Rus A., Solliés (Var)	900
Vénissieux	57 000
F.L. Castelnaudary (Ad.)	1 030
S.I.A.	1 000
Camacho	3 000
Rubio	1 000
Uno de Borjas	1 000
Tomás	1 000
Cobos	1 000
Garrofé	400
Blasco M.	220
Téllez	1 000
Martí	850
Mayo	500
Gracia B.	1 000
Gracia M.	1 000
Un Maño	1 000
Ruiz	1 000
A. Aguilar, Cugnaux	500
D. Romo, Marignac	1 000
Pérez, id.	90
Vega, id.	90
F. L. Marignane	1 600
Fleurance	9 000
F. Ventura, Salses, P.-O.	1 000
C. Aunes, Vierzon	960
F. L. Auzat	19 000
Pamiers	4 730
Béziers	10 000
Corcero, Aix-en-Provence	1 500
G. Muñoz, Montendre	1 500
F. L. de Meauzac :	
Camacho	1 000
Iglesias	1 000
Escola	1 000
Bosque	1 000
González	1 000
Cresta	500
F. L. de Perpignan :	
Carbó	1 000
Torelli	1 000
Capdevila	500
Sala	1 000
Cucala	1 000
V. Soler	250
Barber	2 000
Ortiz	200
Esteban	1 000
Moreno	2 000
Mirón	500
Estaben	500
M. Esteban	500
Espuny	1 000
Felices	1 000
J. Gil	500
Blanco	1 000
Llesta	5 000
Gallego	1 000
Soler	1 000
López	2 000
Bartrina	1 000
Mateo	1 000
Sala	1 000
Elvira	3 000
Estopeña	1 000
Estaben	1 000
Codina	1 000
Enrique Soler	250
Gilbert	1 000
Tricas	500
Calero	1 000
Josefa Gil	500
XXX	2 000
Manuel Grac	1 000
Mariano Grac	1 000
Bueno	2 000
Salaet	2 000
Aurelio	2 000
Cervelló	500
Cervelló	1 000
Paz	1 000
Cedo	1 000
Rovirola	1 000
Picón	200
Antonio Solé	500
Guiu	1 000
Mallol	500
Feliu	500
Marcuello	1 000
Espinola	500
Boher	500
Pijoan	1 000
Manrique	1 000
Santiago	1 000
Un compañero	500
Pedro	1 000
Segura	500
Crejenzan	500
Villagrasa	500
Bonet	1 000
Morales	1 500
F. L. Rivesaltes	10 000
Valls	5 000
JJ. LL. Perpignan	6 700
Bujeda	1 000
Tiburcio	2 000
Moya Grega	200
J. Puzo	1 500
M. Puzo	2 000
V. Puyal	1 000
J. Puyal	1 000
Fel. Estaben	1 000
P. cond. de Agustina	1 850
Sebastián	1 000
Hernández	1 000
TOTAL	1 567 367

TOTAL RECAUDADO 14 DE ENERO DE 1962

Comisiones de Relaciones	1 953 041
Federaciones Locales	1 567 367
TOTAL	3 520 408

«El infinito astral es el nuevo reino del hombre: —altos en el inédito múltiple de los otros planetas, entre humanidades encarnadas bajo otra forma. Después, en una época dada, la efectiva realización de la solidaridad cósmica: la eternidad del espíritu puro que no deberá pasar ya por las pruebas materiales, por los tanteos de la dolorosa metamórfosis.»

⁂

«¡El encanto del amor, que puede embellecer la lamentable animalidad! El brazo tendido de la madre le parece como un gesto de la providencia terrestre, que le brinda sus dones, lo acaricia y lo alimenta a la vez.»

⁂

«Pero la palabra escrita aumenta su poder; por ella se expresa el Silencio.»

Eugen RELGIS.

C.N.T.-F.I.J.L. DE LYON

Establecido el programa de actividades para el mes de marzo por la Comisión de Cultura y Propaganda de nuestra Local, lo pasamos a conocimiento de todos los compañeros y simpatizantes, al efecto que tomen nota.

DOMINGO 4 DE MARZO

A las 4 de la tarde, tendrá lugar una sesión cinematográfica, donde se pondrá en escena la película de Bardem **«Calle Mayor»**.

Como sea que en las sesiones anteriores, nuestro local social se ha demostrado era insuficiente para dar cabida a toda la asistencia, hacemos gestiones para que los programas sucesivos sean presentados en la Sala de actos del Palais du Travail de Villeurbanne.

Referente al local, a su debido tiempo los compañeros serán informados.

DOMINGO 18 DE MARZO

A las nueve y media de la mañana, gran acto de afirmación libertaria en la sala de actos de la Mairie del distrito 6°, situado en la rue de Sèze.

Por mediación de propaganda volante, daremos a conocer los compañeros que intervendrán en el acto.

Por la tarde, a las dos y media, gran festival artístico, con la colaboración del conocido cuadro escénico «Tierra y Libertad», que pondrá en escena **«La Molinera de Arcos»**, seguido de un amplio y variado fin de fiesta.

DOMINGO 25 DE MARZO

A las nueve y media de la mañana (excepcionalmente se pide la más exacta puntualidad) en nuestro domicilio social, conferencia-coloquio con la intervención del Doctor Fabre, de la periodista Mademoiselle Jolivet y la profesora Madame Le Louvette, que disertarán sobre **«El exceso de población y el problema sexual»**.

Nos cabe ampliar que de acuerdo con el Planing Familial, a cuya organización se deben los oradores citados, se procederá a organizar un cursillo de educación sexual a cargo de la Profesora Le Louvette.

Este cursillo comprenderá seis lecciones correspondientes a una sesión por semana, y tendrá lugar en nuestro local social, en días laborables.

Haremos conocer con tiempo suficiente los detalles complementarios. Hemos adelantado esta nota, para que los jóvenes en particular estén informados.

Establecido, pues, el programa para marzo, sólo nos cabe esperar que, todas las manifestaciones organizadas encontrarán el debido eco y se hará por parte de cada uno de nosotros el esfuerzo necesario para que ello no represente un tiempo baldío y que el próximo mes de abril lo podamos activar todo optimismo.

La Comisión de Cultura y Propaganda.

-- SERVICE DE LIBRAIRIE --

«Aita Tettauen», Galdós, 1,50 nuevos francos.

«Alejandro Korn», Romero, 2,00 nuevos francos.

«Algunas consideraciones sobre literatura», Unamuno, 2,20 NF.

«Alicia en el país de las maravillas», 1,80 NF.

«Almacen de antigüedades», Dickens, 3,50 NF.

«Altar mayor», C. Espina, 2,80 nuevos francos.

«Amalia», Mármol, 2,50 NF.

«¿Ama Ud. Brahms?», F. Sagan, 3,50 NF.

«Amor enamorado», L. de Vega, 2,80 NF.

«Ana Karenina», Tolstoi, 2,50 nuevos francos.

«Blanca nieve», 1,80 NF.

«Antología de la poesía», Altolaguirre, 3,80 NF.

«Antología de prosistas españoles», Menéndez y Pelayo, 3,80 NF.

«Antología libertaria», (Varios), 1,50 NF.

«Antología poética», Unamuno, 2,80 NF.

«Antología poética», Storni, 6,00 nuevos francos.

«Años de juventud», Palacio Valdés, 3,20 NF.

«Ariel», Rodo, 3,50 NF.

«Ars verba», V. Vila, 2,50 NF.

«Arte de escribir sin arte», Alaiz, 0,25 NF.

«Arte, poesía y anarquismo», H. Read, 1,50 NF.

«Ascanio», 2 vol., Dumas, 5,60 nuevos francos.

«A secreto agravio, secreta venganza», Calderón, 2,20 NF.

«Aspectos de América», Vallina, 2,00 NF.

«Astilla», Barroso, 1,00 NF.

«A través del espejo», Carroll, 2,00 NF.

«Aura o las violetas», V. Vila, 2,50 NF.

«Aventuras de Tom», March Twain, 3,50 NF.

«Bailén», Galdós, 1,50 NF.

«Barba azul», 1,80 NF.

«Ben Hur», Wallace, 2,50 NF.

«Benjamin Franklin», Coower, 3,50 NF.

«Bodas reales», Galdós, 1,20 NF.

Pedidos al Servicio de Librería, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

L'ECOLE MODERNE

I I

Un heureux hasard venait de mettre Francisco Ferrer en possession des moyens financiers susceptibles d'aider à la réalisation de son œuvre. L'héritage légué par Mlle Meunier allait lui permettre d'ébaucher en Espagne cette tentative d'enseignement laïc, sur lequel il fondait tant d'espoirs.

Disons-le cependant pour la sincérité de l'histoire, Ferrer avait été précédé en cela par quelques démocrates espagnols. Ces derniers, hommes d'élite, bravant les foudres de l'Eglise et son hégémonie en cette matière, résolurent d'enlever aux prêtres le monopole de l'enseignement et fondèrent des écoles dans les provinces de Barcelone et de Valence.

Dès 1885, à San-Féliu-de-Guixols (Catalogne), une école laïque est née, elle porte nom La Verdad (Vérité), bientôt la plus importante de la ville.

En 1888 existait à Madrid une société de Libre Pensée, « Les Amis du Progrès », dont le but était la « création et la protection d'écoles laïques des deux sexes avec toutes les classes et tous les grades nécessaires ».

L'année suivante, au Congrès International de la Libre Pensée, plus de soixante sociétés espagnoles étaient représentées. L'ensemble de ces sociétés développaient une activité en faveur de l'école laïque.

Parmi ces représentants on rencontrait le savant Odon de Buen, qui signalait que le travail principal de la Libre Pensée, en Espagne, était la protection de l'éducation libre.

Près de soixante journaux existaient à cette époque ; tous développaient le même thème, à savoir la protection et la défense de l'éducation laïque.

William Heaford, dans « L'Ecole Rénovée » (4), démontre magistralement la situation réelle du moment :

« Telle était l'atmosphère et telle la tendance des sentiments, par rapport à la place de la religion dans

Par HEM DAY

les écoles, pendant les dix ans et plus d'expérience et de préparation, précédant la fondation, en 1901, de l'Ecole Moderne. Pendant tout ce temps, en Espagne, des groupes de penseurs avancés — socialistes, anarchistes, libres penseurs, trade-unionistes, coopérateurs, etc... — avaient rassemblé leurs fonds en commun, formé des comités représentatifs, établi des écoles, acheté du matériel et loué des locaux dans le but de s'affranchir, eux et leurs enfants, de l'esclavage de l'ignorance et de l'influence aveuglante de la superstition. Ils étaient franchement décidés à faire eux-mêmes ce que le gouvernement était trop nonchalant à faire pour eux. Et lorsque Ferrer, en août 1901, alla de l'avant dans le but de coordonner les écoles laïques d'Espagne, de les doter de nouveaux manuels et d'amener leur méthode d'enseignement au niveau des méthodes de pédagogie les plus modernes et les plus avancées, le coup ainsi porté à l'obscurantisme théologique et politique fut profondément senti par tous les bigots de la terre classique de l'Autodafé et de la Sainte Inquisition. »

Mais cette lutte n'allait point sans soulever la réprobation totale du clergé. « Las Dominicales » vit le jour, alors qu'à vingt-cinq ans de là personne n'osait encore ou presque s'attaquer à l'Eglise. Ce fut un beau scandale : excommunications, persécutions, amendes, tout, y compris des menaces de crimes et d'assassinats, fut mis en œuvre pour liquider ce journal. Malgré tout, il triompha et le développement de la Libre Pensée ne cessa de s'intensifier.

Que va faire Francisco Ferrer ? Essayer d'unifier ces efforts, donner une impulsion nouvelle.

Dès août 1901, à Barcelone, est fondée l'Ecole Moderne.

L'activité de Ferrer, à dater de ce jour, est sans repos. Il lance un nouveau mouvement, paie de sa personne, de ses deniers, la mise au point de son Ecole moderne et l'on peut écrire, non sans raison : Si l'Ecole moderne n'a pas été la première institution de ce genre, il n'en reste pas moins vrai qu'elle est devenue la plus vigoureuse, qu'elle a fait figure de proue.

Et voici donc l'Ecole moderne bâtie ; elle fonctionne bien vite. Les pouvoirs publics s'inquiètent. L'Eglise, toujours vigilante pour éteindre les foyers de liberté, se hérisse contre l'initiative audacieuse, car n'est-ce pas l'abomination et la désolation d'enseigner sans abrutir, d'apprendre qu'en dehors de l'Espagne, l'Eglise catholique est contestée, que le prêtre n'est pas tabou ?

Dès 1901, Francisco Ferrer, en fondant l'Ecole moderne à Barcelone, affirmait : « Elever l'enfant de manière qu'il se développe à l'abri des superstitions, et publier les livres nécessaires pour produire ce résultat, tel est le but de l'Ecole moderne ».

Francisco Ferrer ne manquera point de tout mettre en œuvre pour réaliser ces deux désirs.

A cette instruction, libérée des préjugés du passé, des dogmes religieux et sociaux, Francisco Ferrer y consacrera le meilleur de son temps.

Mais quelles étaient les idées de Francisco Ferrer sur l'éducation ? Essayons d'en donner les lignes générales, ce qui nous aidera à mieux comprendre l'activité qu'il déploya pour les faire valoir (5).

« Notre enseignement n'accepte ni les dogmes ni les usages, car ce sont là des formes qui emprisonnent la vitalité mentale dans les limites imposées par les exigences des phases transitoires de l'évolution sociale. Nous ne répandons que des solutions qui ont été démontrées par des faits, des théories ratifiées par la raison, et des vérités confirmées par des preuves certaines. L'objet de notre enseignement est que le cerveau de l'individu doit être l'instrument de sa volonté. Nous voulons que les vérités de la science brillent de leur propre éclat et illuminent chaque intelligence, de sorte que, mises en pratique, elles puissent donner le bonheur à l'humanité, sans exclusion pour personne par privilèges odieux. »

Francisco Ferrer trouva une aide généreuse en Odon de Buen, grand naturaliste espagnol, le professeur Martinez Vargas, de la Faculté de Médecine de Barcelone, et Anselmo Lorenzo, militant de l'Internationale. De l'étranger lui vinrent les concours d'Elisée Reclus, savant géographe et anarchiste, Letourneau, docteur et savant biologiste, etc...

Douze fillettes, dix-huit garçons furent les premiers élèves de l'Ecole moderne, augmentés bientôt de six autres. Mais là ne s'arrêtait pas l'influence de l'Ecole ; de partout l'on suivait ces essais nouveaux.

Les publications de l'Ecole moderne devaient faire rayonner l'idée

(Suite en page 3.)

Les Livres

LES PETITS ENFANTS DU SIÈCLE

«Je suis née des allocations et d'un jour férié dont la matinée s'étirait, bienheureuse, au son de « Je t'aime, Tu m'aimes » joué à la trompette douce. C'était le début de l'hiver, il faisait bon dans le lit, rien ne pressait. »

Saisie dès le berceau, l'héroïne du dernier livre de Christiane Rochefort promène son isolement et ses frères et sœurs entre les blocs des logements H.L.M. de la banlieue parisienne. Ses frères et sœurs, car bien vite leur arrivée (et, avec eux, bien d'autres choses : « la machine à laver est arrivée quand les jumeaux sont nés » et « grâce à Nicolas on pourrait avoir la Télé ») fait de Josiane l'aînée ».

Elle raconte son existence, du travail du père aux vacances (où l' « on voit en somme les mêmes gens que d'habitude, mais un peu plus entassés encore qu'à Paris »), des scooters à la famille communiste du quartier..., et puis crac..., l'amour final, le problème du logement du nouveau couple, et tout recommence.

Le tout raconté dans le langage pauvre de la vie quotidienne. Ce n'est pas du populisme qui ravale tout ce qu'il raconte au niveau le plus « peuple » de la façon la plus paternaliste, ni du réalisme socialiste qui dépeint le meilleur des militants dans le plus révolutionnaire des mondes possibles, mais, si l'on nous permet l'expression (elle est de Lukacs) du « réalisme critique ».

⁂

L'idéologie dominante d'une époque donnée — écrivit un jour Marx — c'est l'idéologie de la classe dominante. C'est d'autant plus juste dans le domaine de ce que l'on a coutume d'appeler la vie quotidienne, que celle-ci, bien plus que l'économie ou la politique, est insidieusement aliénante : on est bien plus encore le « produit » de sa situation économique dans la vie quotidienne que dans la vie politique. Car les petits faits et gestes des travailleurs sont déterminés par sa continuelle oppression.

La bourgeoisie a eu ses Monsieur Jourdain et ses Robespierre. La classe ouvrière a, elle aussi, ceux qui veulent se « hausser » vers la classe dominante et ceux qui veulent la renverser. Militant ou pantouflard, voilà la question. Mais elle est bien plus compliquée encore : car c'est dans les mille et un petits recoins de la vie quotidienne que viennent se cacher les bribes de l'aliénation.

Longtemps encore après le bouleversement social auquel nous œuvrons, il faudra des dizaines d'années de développement culturel comme de progrès social, pour réduire les habitudes petites-bourgeoises dans le dernier endroit où elles se nicheront : la « vie privée ».

⁂

Mais ce n'est pas tout, il reste encore à voir avec Christiane Rochefort comment cet éclair qui dans les yeux de quelqu'un représente la vraie vitalité et l'amour-fou, que Josiane connaît avec un manœuvre italien, Guido, s'éteint. Ceci nous permettra de voir une similitude de structure entre le premier roman de Christiane Rochefort et celui-ci.

Dans « Le Repos du Guerrier », son premier livre, Christiane Rochefort met en scène une jeune bourgeoise, égoïste et renfermée, qui s'éveille à la vie et à la générosité uniquement grâce à son sexe, grâce au contact brut avec un intoxiqué qu'elle sauve du suicide, et à qui elle est obligée — l'ayant sauvé de la mort — de lui servir la vie, c'est-à-dire l'alcool. La présence singulière et envahissante de Renaud dans la vie de Geneviève oblige celle-ci à remettre ses habitudes et son milieu en question. Mais pas assez semble-t-il pour qu'elle en arrive à assumer son existence dans sa totalité, puisque, une fois qu'elle est enceinte, Renaud s'en va, sa petite valise à la main, à la clinique, se faire désintoxiquer, pour pouvoir ensuite écrire des « policiers » et subvenir ainsi à leurs besoins futurs.

Si dissemblables que soient les deux romans, une similitude structurelle nous apparaît clairement : l'amour, dans tous deux, devient en épilogue un bâillon, un tampon de chloroforme qui est administré, et qui procure le bonheur conventionnel, sur lequel d'ailleurs Christiane Rochefort n'insiste pas, puisque ce bonheur interrompt le romanesque par son apparition, en intégrant les personnages dans la société : plus de conflits. Inutile d'insister, ce bonheur est connu, c'est le « bonheur » de la majorité des couples, des couples de vieillards de trente ou de soixante quinze ans, qui croient toujours s'aimer, alors qu'ils n'ont jamais connu l'amour... du moins pas ensemble.

« La vraie vie est absente »...

Guy DESOLDRE.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production) *Ateliers :* 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

Au JOUR le JOUR

INDALECIO PRIETO

APRES Martinez Barrios, Nicolau d'Olwer, le Dr. Marquez et tant et tant d'autres militants des partis et organisations de gauche que la mort emporte chaque jour, voici Prieto qui vient de mourir.

Il est mort au Mexique, âgé de 78 ans, le 11 février à minuit, et il fut enseveli comme il avait demandé que ce fut fait, le 12 à 3 heures de l'après-midi, sans fleurs, sans cortège, sa famille seule l'accompagnant au cimetière. Lorsqu'il fut enterré, on communiqua alors son décès à la Presse, aux agences et aux nombreux amis et coréligionnaires. Leçon de fermeté morale et de vraie liberté d'esprit qui n'a rien d'étonnant en cet homme d'une personnalité si forte et si peu ordinaire.

Nous nous sommes heurtés maintes fois. De profondes divergences nous séparaient. Son influence politique et sa position nous ont paru néfastes pour les intérêts du peuple espagnol, avant, pendant et après la révolution de juillet. Mais jamais nous n'avons nié son talent, ni son courage ni sa foi dans les idéaux socialistes qu'il fit siens à l'âge de 16 ans — avant même, mais c'est à cet âge-là qu'il obtint le carnet du Parti — et qu'il ne devait plus quitter. Vieil homme presque aveugle, il y a quelques mois il fit encore un voyage en France, pour assister au dernier congrès du Parti Socialiste espagnol exilé.

Sa vie fut aussi un exemple de volonté. Né à Oviedo, dans les Asturies, il perdit très jeune son père. Avec sa mère — il n'avait alors que neuf ans — il s'établit à Bilbao. Encore enfant, il dut commencer à gagner son pain, sa pauvre mère étant le seul soutien du foyer. Il vendit des journaux dans les rues; il fut petit commissionnaire d'un journal de Bilbao — « El Liberal », je crois, propriété de la puissante famille Moya.

Toute sa culture — et elle était vaste — Prieto l'acquit seul. Tout en travaillant, il suit des cours de sténographie. C'est par là qu'il accède au journalisme, dans ce même « Liberal » qui lui donna sa première place de garçon de courses. Il commence comme sténographe et petit à petit il gravit tous les échelons du métier, jusqu'à être un des meilleurs journalistes espagnols, avant de devenir un des hommes politiques les plus discutés et les plus connus de notre pays.

Il obtint son premier mandat de député en 1918, après les événements de 1917, dans lesquels il commença à jouer un rôle prépondérant.

Il est élu député pour Bilbao, la ville qu'il connait bien, qui le connait bien aussi, où il a grandi et a commencé sa carrière d'homme, avant de commencer sa carrière politique. Il a exactement 35 ans. A partir de ce moment, son influence, heureuse ou néfaste, ne cesse de grandir.

Dans le parti socialiste et le mouvement ouvrier d'inspiration marxiste, il y a trois hommes qui se disputent l'hégémonie du Parti, après la mort du patriarche, Pablo Iglesias : Indalecio Prieto, Francisco Largo Caballero et Julián Besteiro. Besteiro est le professeur, l'intellectuel; Caballero et Prieto, tous deux de souche ouvrière, sont les leaders politiques du prolétariat.

Prieto fut probablement le politicien le plus fin, le plus capable, le mieux préparé. Son esprit caustique, son humour parfois féroce, sa forte personnalité, le placèrent au-dessus de ses adversaires. Pourtant, Caballero et Besteiro furent plus aimés.

Volontairement, nous voulons nous abstenir de toute critique de la vie politique de l'homme, des raisons qui justifièrent de nombreuses fois, nos prises de position contre lui. Nous ne voulons nous souvenir que de son talent en tant que journaliste; de son œuvre, en tant qu'écrivain. On ne peut dire de lui qu'il s'égara dans la politique, comme nous l'avons dit de Nicolau d'Olwer : Prieto était un politicien de taille, un grand tribun, un vrai meneur d'hommes. Quand il affrontait son Parti, dans les Congrès, et, en Espagne, ses adversaires au Parlement, ses interventions étaient décisives : il obtenait toujours ce qu'il voulait.

Je crois que nous pouvons dire que même si Prieto n'avait pas été politicien, il aurait tout de même été Prieto, un écrivain de talent, un grand journaliste, un des meilleurs journalistes espagnols... Personnellement, nous aurions souhaité que Prieto, le petit sténographe de Bilbao, arrivât à être le meilleur des écrivains espagnols, sans être un homme d'Etat. Peut-être le cours même de l'Histoire d'Espagne en eût été changé.

Mais il est mort. Tous les vieux antagonismes politiques, tous les reproches qu'on pouvait lui faire, doivent être tus. Il est possible que maintenant nous apprenions à mieux le connaître et à nous expliquer certaines de ses actions, qui demeurent pour le moment inexplicables.

Il ne nous aimait pas. Cependant, quand nos camarades tombaient à Barcelone, en 1920-21, il se leva, le premier, pour accuser le gouvernement Dato des assassinats commis contre les militants de la C.N.T. Il ne nous aimait pas, il était contraire à l'intervention de la classe ouvrière dans toute fonction où il voyait un rôle à jouer par les partis politiques; mais il ne fut pas insensible à la grandeur de nos luttes et à l'exemple de nos hommes, quoique parfois, emporté par son antipathie, il commit de graves injustices.

Il repose maintenant. Il n'aura pas pu revenir en Espagne. Comme tant d'autres, son corps restera en terre d'exil.

Mais son intelligence, le souvenir de sa personnalité si contradictoire et pourtant si attachante, même dans tout ce qu'elle avait d'âpre, de dur, d'obstiné dans ses conceptions et ses haines, seront connues et admirées des jeunes générations. Nul ne pourra nier les profondes traces laissées dans presque un demi-siècle d'histoire de notre pays par cet homme viril, entier, violent, lucide et opiniâtre. Et c'est cette histoire, qu'il contribua à forger, qui, en dernier lieu, devra le juger.

Frédérica MONTSENY